

LE
POT-POURRI.

A



LE
KPOT-POURRI,
OU
PRÉSERVATIF
DE LA MÉLANCOLIE,
CONTENANT

LA HENRIADE TRAVESTIE, LA PIPE
CASSÉE, ET AUTRES POÉSIES DI-
VERSES.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIII.

POT-BOOK

U

PRESENT

DE LA MANCOTTE



MAINTAINED BY THE
CARE OF THE
TREASURY

ALONDRS

M. DCC. LXXIII

AVANT-PROPOS,
AVERTISSEMENT,
O U
TOUT CE QU'ON VOUDRA.

LES Préfaces sont si décriées, & on les lit si peu, que je crois servir la paresse du Public & la mienne, en me dispensant d'en faire une. J'aime mieux lui laisser la liberté de me rendre justice, que de chercher à surprendre ses suffrages, comme font presque toujours infructueusement les faiseurs d'Avant-propos. Qu'on me juge, mais sans partialité, & qu'il me soit permis de récuser ces Aristarques modernes qui ont usurpé le droit de déprimer les talens, ne reconnoissent pour bon que ce qui a été décidé tel à leur Tribunal, où l'envie

& l'intérêt pèsent tout au poids de l'iniquité.

J'ose me flatter que M. de Voltaire ne me saura point mauvais gré d'avoir mis son Poème en vers burlesques. Ce n'est pas faire injure au premier Poète François, que de le traiter comme on a fait le Prince des Poètes Latins. J'avoue que Scarron avoit des talens que je n'ai pas, & qu'il étoit en quelque sorte digne de l'original qu'il a si grotesquement défiguré : mais quand Virgile eût été plus mal travesti, sa réputation n'en seroit pas moins ce qu'elle est. De même, quel que puisse être le succès de cet Ouvrage, M. de Voltaire n'en sera pas moins parmi nous l'honneur des Lettres & de la Poésie.

LA

HENRIADE TRAVESTIE.



CHANT PREMIER.

JE chante ce fier compagnon,
Petit de taille, grand de nom,
Qui regna par droit de chevance
Et par droit de conquête en France :
Qui profita de son malheur
Pour gouverner en bon Seigneur,
Confondit Mayenne & la Ligue,
Et fit à l'Espagnol la figue.

(1) Toi que trahissent les Normands,
Dété qui jamais ne ments :
Dévoile-nous tout ce mystère,
Comme tu l'as fait à Voltaire ;
Et que la fable à tes discours
Prête de burlesques atours.

Défunt Valois régnoit encore,
Mais comme une franche Pécure ,

(1) La Vérité.

Le cagnard laissoit à veau-l'eau ,
 Lâchement voguer son bateau.
 Ce n'étoit plus ce fier Gendarme
 Qui répandoit par-tout l'alarme ,
 Quand il alloit à l'ennemi ,
 S'escrimant en diable & demi :
 Ce n'étoit plus ce Gentilhomme
 Semblable aux vieux soudards de Rome ,
 Dont les Polonois enchantés ,
 Voulurent être régentés.
 Tel en second souvent exogelle ,
 Qui chef n'est qu'un Jean de Nivelles.
 D'intrépide & brave soldat ,
 Il devint pîetre Potentat.
 Sauf son respect , le Nicodème ,
 Roupilloit sous son diadème ,
 Tandis que régnoient en son nom
 Quatre Précurseurs de Chauffon ; (1)
 Car il étoit , dit la Chronique ,
 Sujet au vice Anti-Physique.
 Messieurs de Guise cependant
 Tramoient la Ligue sourdement :
 Ligue plus funeste au Royaume ,
 Que ne fut jadis à Sodome
 Le feu qui grilla tant de gens ,
 Excepté Loth & ses enfans.
 Le peuple armé contre son Prince ,
 Le fit partir pour la Province ;
 Et les Etrangers dans Paris
 En sa place furent admis.

(1) C'étoient les Mignons de Henri III.
Volt. Remarque de Quélus , &c

Chant premier.

9

Or tout alloit de mal en pire ,
Lorsque Bourbon , ce maître Sire ,
Dont on vante tant les exploits ,
Vint rendre l'espoir à Valois.
Ils marcherent vers la Courtille ,
Ce qui fit trembler la Castille ,
Et le Saint Pere de façon ,
Qu'il en gâta son caleçon.
Dans Paris , Madame Discorde ,
Femelle sans miséricorde ,
Excitoit chacun au combat ,
Homme d'épée , homme à rabat ;
Et des hauts clochers de la Ville ,
Appelloit Messieurs de Séville.

Lors le pauvre Valois étoit
Près Saint-Denis qui recrutoit ,
Païens , Huguenots , Hérétiques ,
Bons Chrétiens , mauvais Catholiques ,
Tous pour l'amour de leur pays ,
D'ennemis devenus amis.
Le preux Bourbon devant eux marche ,
Plus absolu qu'un Patriarche ;
Tandis que Monsieur saint Louis ,
D'un des créneaux du Paradis ,
Avec sa lunette d'approche ,
Regards paternels lui décoche.
Il savoit le brave lorgneur ,
Qu'aux siens Henri feroit honneur ;
Mais il lui fâchoit qu'à la Messe ,
Il n'allât , non plus qu'à Confesse.
Son dessein étoit cependant ,

D'en faire plus qu'un Président :
Il vouloit même entr'autres choses
Lui découvrir le pot aux roses.
C'est-à-dire , à propos de quoi
L'esprit doit céder à la foi ;
Entreprise épineuse en diable. . . .
Mais saint Louis étoit capable ,
Plus qu'aucun Curé qui fût onc.
De son observatoire donc ,
Il servoit à Bourbon de guide ,
Et le couvroit de son Egide ,
Sans néanmoins qu'il en fût rien ,
Car cela n'eût pas été bien.

Déjà dans plusieurs escarmouches,
On avoit vuïdé ses cartouches ;
Et de Paris jusqu'aux deux Mers ,
On avoit faits maints cris amers ;
Quand Valois qui savoit sa langue ,
A Bourbon fit cette Harangue :
» Avouez , mon cher compagnon ,
Que nous avons bien du guignon :
De ma maison on me déloge ;
Et vous qu'à bon droit je subroge ,
Pour me remplacer tôt ou tard ,
On vous traite comme un bâtard.
Le Saint Pere au diable vous donne ,
Sans prendre conseil de personne.
Il envoie outre ce , chez nous ,
Les Espagnols manger nos choux.
De tous côtés on nous attaque :
Bref , chacun nous tourne casaque.]

Vous savez quels sont les Anglois ;
Parbleu , Cousin , appellons-les.
Ils ont la plus digne des Reines ;
Allez l'instruire de nos peines ;
Le coche partira demain ,
Profitez-en , s'il n'est pas plein ;
Ou bien par les chasses-marée ,
Décampez dès cette soirée :
L'argent est bon à ménager ,
Lorsque l'on va chez l'étranger.
Ne blâmez rien en Angleterre ,
Louez jusqu'aux pommes de terre
Que l'on y mange par ragoût.
N'allez pas leur dire sur-tout
Que Paris soit plus grand que Londres ,
Car ils seroient gens à vous tondre :
Et puis quand vous seriez tondu ,
Chacun vous cracheroit au cu.
Suffit : Vous êtes homme sage :
Adieu : faites votre message ».
Il dit ; & le Papa Bourbon
Qui se croyoit seul assez bon ,
Pour réduire l'Espagne & Rome ,
Renioit tout bas , Dieu fait comme :
Lui qui n'a guéré secondé ,
Du brave Prince de Condé ,
Aux Ligueurs tailloit des croupières ,
Et leur donnoit les écrivieres.
Enfin , il cacha son dépit ,
Du mieux qu'il put & déguerpit.
Les soldats pleurent son absence ,
N'ayant qu'en lui seul confiance.

Cependant on croit à Paris
 Qu'il est toujours dans le pays.
 A son défaut sa renommée ;
 Des Ligueurs fait trembler l'armée.

Ils sont déjà loin de Poissi
 Le Chef (1) des Huguenots & lui :
 Chef qui se seroit pour sa secte ,
 Fait écraser comme un insecte.
 Henri l'aimoit de tout son cœur ,
 Parce qu'il n'étoit point flatteur ,
 Et qu'on l'estimoit honnête-homme ,
 Même jusqu'à la Cour de Rome.
 Bref, pour n'être point trop diffus ,
 A Dieppe les voilà rendus.
 Lors le double traître d'Eole
 Retenoit les vents dans sa geole ,
 Et ne lâchoit qu'un seul Zéphyr
 Qui souffloit à faire plaisir :
 Mais à peine a-t-on levé l'ancre
 Que le Ciel se barbouille d'encre.
 Borée & son frere Aquilon
 Font un terrible carillon. §
 Sur les flots élevés en bntes
 Les Marfouins font mille culbutes.
 Il tonne , il grêle ; & qui pis est
 Le Nautier dit son chapelet.
 Henri , dans ce danger extrême
 Avale une tartre à la crème ,
 Aussi résolu que César ,

(1) Du Plessis-Mornay.

Qui courant semblable hasard
Sur son bord danfa la gavote
Pour encourager son Pilote.

Au même moment le bon Dieu ,
Assis sur un nuage bleu ,
Ordonne à la Mer de conduire
Au port de Jersey le Navire ;
Et c'est là , grace à sa bonté
Que notre Héros fut jetté.
A quelques cents pas du rivage ,
On trouve un sombre & verd bocage ;
Un Roc lui sert de paravent ,
Contre la marée & le vent.
Tout auprès est une Caverne
Plus noire que le sombre Averne.
Un bon vieillard dans ce réduit
Par inspiration conduit ,
Pour ses péchés & pour les nôtres ,
Offroit au Ciel ses patenôtres ,
Et de cent coups de martinet ,
Chaque jour se moriginoit ,
En attendant la récompense ,
Qu'aux bonnes œuvres Dieu dispense.
Le béat qui de son taudis
Avoit commerce en Paradis ,
Reconnut Henri quatrieme
Quoiqu'il n'eût pas de diadème.
Il lui présenta du pain bis ,
Avec un doigt de roffolis.
La chere étoit un peu frugale

Pour une personne royale ;
Mais quand le compere avoit faim ,
C'étoit une gorge à tout grain.

Après qu'on eut plié la nappe ,
On se mit à parler du Pape ,
Et du point souvent contesté ,
De son infaillibilité.
Mornay , très-zélé Calviniste ,
Ergo , du Pape antagoniste ,
Dennoit au diable le prédicateur ,
Et son bénévole auditeur ,
Qui d'abjurer son hérésie
Sentoit une secrète envie.
Ventre-saint-gris , disoit le Roi ,
Si j'avois pour deux liards de foi . . .
Vous en aurez , lui dit l'Hermite :
Faites usage d'eau-bénite ;
Dites aussi , *nescio vos*
A vos coquins de Huguenots ;
Car Dieu qui par ma voix s'explique
Veut que vous soyez Catholique ,
Sans quoi le trône des François
Vous est interdit pour jamais.
Sur toutes choses , je vous prie ,
Un peu moins de galanterie.
Je fais qu'après un cotillon
Vous courez comme un postillon ,
Ce qui n'est pas des plus honnêtes
Pour un Monsieur tel que vous êtes.
Enfin , quand vous serez vainqueur

De la Ligue & de votre cœur ;
Quand pour ravitailler Lutece (1)
Vous aurez épuisé Gonesse ,
Les calamités cesseront ,
Et vos yeux se défilleront.
Chaque parole qu'il profere
Poind Bourbon jusqu'au Méfattere ,
Il se croit dans le paradis
Où demeueroit Adam jadis ,
Où le bon Dieu parloit aux hommes
Avant qu'ils mangeassent des pommes.
Maudit puisse être le gourmand
Qui le premier y mit la dent !
Car comme on voit dans la Genese ,
Nous serions tretous à notre aise ,
Vivant à bouche que veux-tu ,
Au Soleil nous grattant le cu ,
Sans que qui que ce pourroit être
Osât jamais le nez y mettre.

Au vicillard les larmes aux yeux ,
Le preux Henri fait ses adieux.
Et tôt après je ne fais comme
Il eut moins de haine pour Rome.
Mornay de sa secte entiché
Parut surpris , mais non touché.
Dieu , selon Monsieur de Voltaire ,
Vouloit lui cacher sa lumiere.
Que cela soit ou ne soit point ,
Je n'insiste pas sur ce point.

(1) Paris,

Tandis qu'on s'embrasse & rembrasse,
L'Aiglon aux Zéphyr fait place ;
Le Soleil quitte son manteau ;
L'Alcion reparaît sur l'eau ;
Et Bourbon à la fin prend terre
Sur les rives de l'Angleterre.
L'heureux changement de l'Etat
Étonne notre Potentat.
Il ne peut concevoir qu'une île
Qui n'a jamais été tranquille,
Laquelle a déposé cent Rois
Au mépris des plus sages loix,
Par une femme gouvernée,
S'applaudit de sa destinée.
C'étoit la Reine Elisabeth
Qui ce grand miracle opéroit.
Elle mene l'Europe entière,
Comme un enfant par la lisière.
Ses peuples regorgent d'écus,
Ni plus ni moins que des Crésus :
Pour les gagner bravant les ondes,
Ils vont chercher de nouveaux mondes ;
Ils iroient au diable d'enfer,
S'ils y pouvoient aller par mer.

Londre est une très-grande Ville,
Dont la canaille est peu civile,
Ce qui fait que par fois les gens,
Reviennent chez eux sans leurs dents,
Les mandibules détachées,
Et les oreilles arrachées.
A cela près c'est un pays,

Qui , comme on dit , vaut bien son prix.
Le Commerçant & le Soudrille ,
Le Docte , en un mot , tout y brille.
Je pourrois du gouvernement
Dire quelque chose en passant ;
Mais le sérieux m'embarrasse ,
Et ce n'est point ici sa place.

Pour couper court , Sa Majesté
Arrive dans cette Cité ,
Dont la Tour est si renommée
Qu'on en parle jusqu'en Crimée ,
Jusqu'à la Cochinchine aussi ,
C'est-à-dire , bien loin d'ici.

Le Héros va trouver la Reine
En vieux pourpoint de tiretaine ,
Un de ses bras rapetassé ,
Et son haut-de-chausse percé ,
De façon que sans sa chemise ,
On pouvoit voir sa marchandise.
Il parle ainsi qu'un Avocat
Des pressans besoins de l'Etat ,
Et découvre sa grandeur d'ame
Même aux pieds de la bonne Dame.
Comment , dit-elle , ce Valois ,
Qui vouloit vous pendre autrefois :
Cet homme à ma Cour vous envoie ,
Et pour le servir vous emploie ?
Oui , dit-il , j'ai pitié de lui ,
Il me demande mon appui :
A tout péché miséricorde ;

18 *La Henriade. Chant I^{er}.*

Franchement j'ai aimé la concorde.
Puisqu'enfin il est repentant ,
C'en est assez je suis content.
Mais laissons-là le pauvre haire ,
Et revenons à notre affaire.

O ! dit la Reine en souriant ,
Vous me ferez auparavant
Le récit des maux de la France.
J'en ai lu quelque circonstance
Dans les nouvelles à la main ;
Mais on n'y voit rien de certain.
J'attends de votre complaisance
Que vous m'en donniez connoissance.
Ah ! vous renouvellez mon deuil ,
Reprit Bourbon la larme à l'œil.
Que ne puis-je de ma mémoire
Bannir cette cruelle histoire ,
Et tous les crimes inouïs
Que ma parentelle a commis.
Mais vous l'avez dans la cervelle ;
Il faut donc que je vous révèle
Ces mystères d'iniquité.
Soit : je dirai la vérité.
Qu'au moins rien ne vous déconcerte ,
Car je parle la bouche ouverte.



CHANT II.

REINE, nous devons tous nos maux
 Aux Hypocrites, aux Cagots.
 C'est pour la foi que chacun s'arme,
 Et que l'on fait tant de vacarme.
 Lequel a droit des deux partis ?
 C'est le cadet de mes soucis.
 Qu'entre ceux de Geneve & Rome,
 L'on se chamaille, l'on s'affomme,
 J'y donne mon consentement
 Et ne m'en mêle nullement.
 Bran de ces prétendus Apôtres,
 Je m'en tiens à mes patenôtres ;
 Si la Cour eût fait comme moi,
 Chacun seroit paisible & coi.
 Mais les Guises, sans conscience,
 Voulant se faire Rois de France,
 Firent entrer dans leurs desseins
 Le bon Dieu, la Vierge & les Saints.
 Le peuple animé d'un faux zele
 Contre moi tira la guindrelle ; (1)
 Et dans ce chien de chamaillis
 Bien de Bourgeois furent occis.
 Mais vous savez ce qu'en vaut l'aune :
 Jadis ces beaux faiseurs de Prône ,

(1) Terme d'argot qui signifie épée.

Sans vos soins diligens , chez vous
Mettoient tout sans dessus dessous.
Maintenant vous voilà tranquille ;
Tout est paisible dans votre île.
Que Madame de Médicis
N'a-t-elle pris de vos avis ?
A propos de cette bonne ame ,
C'étoit la plus méchante femme
Et l'esprit le plus remuant
Que le diable eût fait en volant.
J'en puis parler mieux que personne ,
J'ai vécu chez cette Arcabonne
L'espace environ de vingt ans ,
Et l'ai connue à mes dépens.
Son époux en son plus bel âge ,
A passé le sombre rivage :
On n'a jamais trop su comment ,
On s'en est douté seulement.
La carogne à ses enfans même
Envioit sceptre & diadème.
C'étoit un vrai tison d'enfer ,
Une Mégere , un Lucifer ,
Lorsqu'un sien fils étant Monarque ,
Vouloit seul conduire sa barque.
Sans cesse elle brouilloit les dés
Entre les Guises & les Condés ;
Entre les cousins & les freres ,
Et les cocus & leurs comperes :
Changeant d'avis & d'intérêt ,
Comme elle eût changé de bonnet :
Plus qu'un petit voluptueuse ;
Extrêmement ambitieuse ;

A la secte ne croyant pas,
Et bonnement tournant le fas.
Baste, elle rassembloit en elle
Tous les défauts de la femelle.
Ne vous fâchez point de ce mot,
Il n'est pas pour vous tant s'en faut ;
Car je jure par sainte Barbe,
Qu'il ne vous manque que la barbe,
Et quelque chose avec encor,
Pour valoir votre pesant d'or.

François deux, l'étaupe au derriere,
Gissoit déjà près de son pere ;
Pauvre enfant que Guise traitoit
Comme un sot tout Roi qu'il étoit :
Charles tremblant sous Catherine,
Jusques à lâcher son urine,
Étoit son très-humble valet,
Et vouloit ce qu'elle vouloit.
Elle sema la zizanie
En tous lieux, & son noir génie
Tant adroitement nous pressa,
Qu'à Dreux maintes peaux on laissa.
Montmorency l'octogénaire,
Quitta perruque en cette affaire,
Si pourtant perruque il avoit,
Car je crois que l'on se servoit,
En ce tems, pour couvrir la nuque,
De calotte, & non de perruque.
Près d'Orléans Guise occis fut,
Comme on tue un lièvre à l'affut. (1)

(1) Assassiné par Poltrot.

Mon pere qui n'étoit qu'un Claude ,
Pour complaire à cette trigaude ,
Dégaigna contre ses amis ,
Et mourut pour ses ennemis.
Mon oncle Condé , ce brave homme ,
Dont les exploits tiendroient un tome ,
Id est , un livre des plus gros ,
(Car il fut un fameux Héros ,)
En faveur de la parentele ,
Voulut bien me prendre en tutele.
J'étois encore si petit ,
Que je faisois souvent au lit
Ce qu'une personne sensée
Fait dans une chaise percée.
Malgré cette infirmité-là ,
Avec lui Condé me trôla ,
Et dans son camp au lieu de Bonne ,
Pour me bercer commit Bellonne.
J'à de quatre pieds j'étois haut ,
Quand un franc coyon , un maraut ,
Un chenapan , un homme à pendre ,
A rouer , à réduire en cendre ,
A crucifier , éventrer ,
A ténailler , mordre & châtrer ,
Traîtreusement , sans dire gare ,
Envoya mon oncle au Tenare.
O champ de Jarnac ! champ maudit ,
Qui n'abîmas point ce bandit.
Puisses-tu jamais ne produire
Rien de bon à brûler ni cuire !
Après ce malheur , Coligny
Fut mon Mentor & mon appui ;
Tredame , c'étoit un compere ,

Qui manioit une rapiere ,
Un cimeterre , un espadon ,
Mieux que le bréteur Sarpedon.
Aussi , Princesse , je l'avoue ,
Si de mon adresse on me loue ;
Si sous les coups que j'ai donnés ,
Maint Bourgeois a perdu son nez ,
C'est de Coligny , de lui-même ,
Que je tiens ce talent suprême.

Médecis enfin se lassant
De combattre inutilement ,
Retira toutes ses cohortes ,
Et de Janus ferma les portes ,
Ce qui veut dire en bon François ,
Qu'avec nous elle fit la paix ;
Mais ce fut , mort-non de ma vie ,
A la façon de Barbarie.
Coligny dans la bonne foi ,
Jusqu'au Louvre vint avec moi.
La Reine affectant grande joie ,
Pour m'embrasser ses bras déploie ,
Et de ses yeux sur mon museau ,
Laisse choir quatre gouttes d'eau ;
Puis d'une maniere charmante ,
Mon Mentor elle complimente ;
A quoi répond le bon Seigneur
Je suis votre humble serviteur.
Pour trouver phrase tant honnête ,
Il ne se gratta point la tête :
Aussi le compere avoit-il
L'esprit extrêmement subtil ;

Et plus encor qu'il ne l'annonce
Par cette agréable réponse.

Mais voici bien du rabajois :
J'épouse la sœur de Valois ,
Et le premier jour de ma nôce ,
Maman meurt d'une mort précoce :
Il ne faut pas rêver beaucoup ,
Pour soupçonner l'auteur du coup ;
Médicis est une commere ,
Qui... mais chut , aussi bien ma mere
N'en est ni plus ni moins là-bas ,
Ou là-haut , il n'importe pas.
Cependant la méchante bête
Nous fait préparer une fête ,
Où maint Bourgeois décédera ,
Sans qu'on lui dise un *libera*.

Cette nuit fatale arrivée ,
Dont ma secte s'est mal trouvée ,
(a) L'Amiral au lit étendu
Reposoit son individu ,
Et ronfloit comme la pédale
De l'orgue d'une Cathédrale.
Soudain un horrible sabat
Le fait sortir de son grabat.
Il met la tête à la fenêtre
Et voit des gibiers de Bicêtre ,
Qui , sans rime ni sans raison ,
Mettent le feu dans sa maison ;

(ab) Coligny.;

Et

Chant second.

25

Et d'une façon peu chrétienne
A ses gens percent la bedaine.
Puis du nom fameux de Gaspard (b)
L'air retentit de toute part.
Le jeune Teligny , son gendre ,
Sous son balcon vient l'ame rendre.
Que diable faire à tout ceci ,
Dit tout bas le preux Coligny ?
Je vois qu'à la fin de l'histoire ,
Il me faut passer l'onde noire ,
Soit , *libera nos , Domine :*
M'y voilà tout déterminé.
Déjà l'assassine cohorte ,
Heurte rudement à sa porte ;
Il ouvre avec cet air bénin ,
Ou plutôt cet air patelin
Qu'on emprunte afin de séduire
Les gens qui cherchent à nous nuire.
Messieurs, dit-il , que voulez-vous ?
A ces mots les voilà tretous
Plus muets que poisson d'eau douce.
Chacun pourtant son voisin pousse ,
Et l'excite à faire le coup ;
Mais au diable qui s'y résoud.
Celui-ci lui baise la patte ,
Celui-là le leche & le gratte ,
L'autre tombant à ses genoux ,
Lui dit , Papa , pardonnez nous.
Va , répond-il , la paix est faite ,
Pourvu que vous fassiez retraite ;
Car de reposer un petit ,
Je me sens encore appétir :

C

Il faut que j'en prenne ma dose ,
Ou demain je serai tout chose.
Adieu , Messieurs , jusqu'au revoir ,
Je vous souhaite le bon soir.

Il alloit refermer sa porte ,
Quand Besme , que le Diable emporte ,
Montant les degrés trois à trois ,
Quatre à quatre même je crois ,
Leur crie , où courez-vous , canailles ?
Coyons plus coyons que des cailles ,
Marauts qui trahissez le Roi ,
Venez prendre exemple de moi.
Aussi-tôt il tire sa dague ,
Et sur Coligny zague , zague ,
Il frappe , le larron qu'il est ,
Les yeux clos sans voir ce qu'il fait ,
Craignant que son auguste face
Salir ses chausses ne lui fasse.

Bref , le vénérable Barbon
Fut accroché par le jambon
Sur un roc voisin de Montmartre ,
Plus haut que les clochers de Chartre ;
Et son chef au Louvre porté
Pour récréer Sa Majesté.

Après cette chienne de scene ,
Qui ne fut ni belle , ni saine ,
Des milliers de bons citoyens ,
Des grands , des petits , des moyens ,
Furent mis en capilotade ;
D'autres disent en marmelade ,

Marmelade soit , néanmoins
Ils n'en trépasserent pas moins.
Guise , pour venger son cher pere ,
Plus animé qu'une vipere
Que l'on excite dans son trou ,
Court , hurlant comme un loup-garou ;
Et frappant d'estoc & de taille ,
A bien des gens gâte la taille :
Nevers , Gondy , Tavanne aussi ,
Les boute-feu de tout ceci ,
L'épée au poing prêchent d'exemple
Par une occision très-ample.
Finalement , dans tout Paris ,
Freres , sœurs , femmes & maris ,
Sont par cette race maudite
Envoyés dormir au Cocyte ;
Et pendant qu'on travaille ainsi ,
Les Prêtres font xi xi xi xi ,
Comme on fait aux chiens dans la rue ,
Lorsque l'un sur l'autre se rue.
Malpeste , quels gens rusés ;
Fiez-vous y , si vous l'osez.
Renel & Pardaillan ensemble ,
(Ils étoient amis ce me semble)
Eurent aussi leurs passe-ports
Pour aller vivre chez les morts ;
Et Guerchi , ce très-vaillant homme ,
Qui par douzaines les assomme
A coup de poing & de gourdin ,
Tomba mort avec Lavardin.
Les fiers Marillac & Soubise ,
Courant comme le vent de bise ,

Vinrent cheoir sous les yeux du Roi ,
Criant , on m'affassine , à moi.

Mais Catherine & le beau Sire ,
De leurs clameurs ne font que rire ;
Ils leur font même le niquet ,
Ce qui n'est pas un fort beau trait.
Ce n'est pourtant point-là le pire ;
Le Prince que la rage inspire ,
Envoie aux pauvres Huguenots
De son mousquet force lingots ;
Et Monseigneur Henri troisième ,
A ses côtés faisant de même.
Il est cependant assez doux :
Mais il hurloît avec les loups.

Plusieurs sans tambour , ni trompette
Prîrent la poudre d'escampette ;
Ils agirent en gens prudents ,
Car ils n'auroient plus mal aux dents.
Caumont & sa progéniture ,
Dormoient sous même couverture :
On le dépêcha comme autrui ,
Et l'un de ses fils avec lui ;
L'autre , grace au large derriere
De ce bon & malheureux pere ,
Sous lequel il se retrancha ,
D'aucun coup on ne le toucha.

Lors j'étois logé dans le Louvre ,
(J'eusse été beaucoup mieux à Douvre.)
Au bruit enfin qu'on fait chez moi ,
Je m'éveille tout en émoi :

J'appelle mes valets , je sonne ,
Mais du diable , s'il vient personne :
Et ! comment seroient-ils venus ?
Ils avoient dit leur *in manus*.

Après cet affreux tintamare ,
Un coquin , de son jacquemare ,
Sans respect me coupoit le cou ,
Si l'on n'eût arrêté le coup.
De frayeur j'en eus la migraine
Au moins une bonne semaine.
Qui m'eût à l'instant approché ,
Certes le nez se fût bouché.
Il faut pourtant que je confesse ,
Que du plat des mains sur la fesse ,
Je reçus de ces forcenés
Vingt horions bien assenés.
C'étoit en occurrence telle ,
Une petite bagatelle ,
Quoiqu'il ne fût pas trop décent
De fesser homme de mon rang.

Cependant la bonne Princesse ,
Que le diable souffle sans cesse ,
De ma personne s'assura ,
Et par son ordre on me coffra.
Mais Votre Majesté s'ennuie
D'entendre telle litanie :
Ma foi , pour ne vous pas mentir ,
Il me tarde aussi de finir.

30 *La Henriade. Chant sec.*

Vous saurez donc que Catherine
Par-tout fit jouer cette mine ,
Où passerent si mal leur tems
Tous nos amis les Protestans.



CHANT III.

LORSQUE l'on fut bien las d'occire,
 Le peuple convertit son ire
 En regrets, & *pro defunctis*,
 On dit force de *profundis*.
 Bientôt après le Roi lui même
 De tristesse devint tout blême,
 Et je gageois un écu,
 Qu'il leur eût soufflé dans le cu,
 S'il eût pu par cet acte pie,
 Les rappeler tous à la vie.
 Il fut pris du mal Siamois, (a)
 Puis au bout de vingt-quatre mois,
 Ce qui veut dire double année,
 Il termina sa destinée.
 J'étois présent quand il mourut :
 O mon Dieu comme il me parut !
 J'en eus le frisson. Notre-Dame !
 Qu'on est vilain quand on rend l'ame !
 Il rouloit de gros yeux ardents,
 Et nous morguoit grinçant les dents,
 De même qu'un damné qui souffre
 Dans l'huile bouillante & le soufre.
 Or donc, mon cousin Charles neuf,
 Lequel étoit encor bien neuf,

(a) Sueur de sang.

Autant par l'esprit que par l'âge ;
Déguerpit enfin l'héritage.

Soudain , Valois du fond du Nord
Vint gaiement remplacer le mort,
Les Polonois à leur couronne
Avoient proclamé sa personne ,
Parce qu'en honnête garçon ,
Il manioit l'estramacon ;
Et que sans faire le bravache ,
Il abattoit nez & moustache
A quiconque osoit contre lui
Tirer lame de son étui :
Cette tant belle renommée
S'est évaporée en fumée.
Dès que de sa succession
Valois fut en possession ,
Il devint , excusez la phrase ,
De bon soldat , un franc viédase.
Ses favoris dans sa maison
Le retenant comme un oison ,
Aux dépens de toute la France ,
S'engraissoient & faisoient bonbance ;
Et tout alloit cahin , caha ,
Quand Guise au peuple se montra.
Quoiqu'il eût balafre à la face ,
Il n'avoit pas mauvaise grace ,
Et sans ce défaut il eût fait
Un Gentilhomme très-parfait.
Sur toutes choses il étoit brave ,
Plus que ne fut Auguste Octave ,
Qui de ses jours ne se battit ,
Et jamais ne s'en repentit.

Guise pour enjôler son monde ,
Avoit science très-profonde ;
Il visoit , le maître éveillé ,
A jouer au Roi dépouillé :
C'est pourquoi de sa courtoisie ,
Il honoroit la bourgeoisie :
Touchoit la main à celui-là ,
A celui-ci , comment vous va ?
Sur les gifles baisoit cet autre ,
Votre valet , & moi le vôtre.
Moyennant ce , le Balafre
D'un chacun étoit adoré.

Dès qu'il crut son pouvoir sans bornes ,
Aussi-tôt il montra les cornes ;
Cornes prises figurément ;
Car je ne sais pas autrement ,
S'il étoit de la confrairie ,
Dont on est quand on se marie.
Que cela soit ou ne soit pas ,
Ma foi les fesses je m'en bats.
Il fit cette diable de Ligue ,
Qui nous donna bien de l'intrigue ,
Et nous donne encore aujourd'hui
Bien du grabuge & du fouci.

Valois , comme une franche outarde ,
S'amusoit lors à la moutarde
Avec deux ou trois débauchés ,
Enclins à certains gros péchés ,
Qu'on punit du fagot en France ,
Et qu'on autorise à Florence.

Mons le Balafré cependant (a)
Plus respecté qu'un Intendant ,
Nous donnoit du fil à retordre ;
Mais Valois ne voulant pas mordre ,
Je m'offris à mordre pour lui ,
Et j'allois prendre son parti ,
Quand le double traître de Guise
Entre nous opposa l'Eglise ,
Et fit faire défense au Roi
D'avoir nul commerce avec moi.
L'innocent craignant le Pontife ,
Lequel étoit un vrai Caïse ,
Par complaisance m'envoya
Faire lanlere ; tant y a
Qu'à la parfin nous guerroyâmes
Et de grand cœur nous nous gourmâmes.
Joyeuse ce gentil mignon ,
Des plaisirs du Roi compagnon ,
Contre moi grillant de se battre ,
Un membre ou deux comptoit m'abattre.
Il se trompa ; vous le savez.
Non , dit la Reine ; poursuivez :
Ce que j'en fais n'est pas grand'chose.
Faites-moi le récit , pour cause ,
De ce fameux jour de Coutras
Où vous coupâtes tant de bras ,
Tant d'oreilles & tant d'échines ,
Tant de nez , tant d'autres machines :
Finalement , n'oubliez pas
Du sieur Joyeuse le trépas.

(a) Guise.

O ça vite , que l'on dégoise ,
Ou sinon par-delà Pontoise
Je vous.... Ah ! répondit Bourbon ,
Tirant humblement le guidon ,
Et jouant des doigts sur son feutre ,
Qui n'étoit pas celui d'un pleutre :
Princesse , ne vous fâchez point ,
Vous saurez tout de point en point.

Or , écoutez bien : ce Joyeuse ,
Dont le sort vous rend curieuse ,
Etoit un fort joli garçon ,
Quoiqu'un peu puant de chausson.
Le Roi l'aimoit plus que sa femme ,
Ce qui fâchoit la bonne Dame ,
Si , qu'elle en fit à la maison
Souventes-fois beau carillon.
Elle auroit mieux fait de se taire ,
Et de l'en coëffer d'une paire ,
Sans faire le semblant de rien ,
Comme font les femmes de bien ,
Mais elle n'étoit pas coëffeuse.
Pour revenir donc à Joyeuse ,
Il étoit , ainsi que j'ai dit : ,
Joli garçon sans contredit ;
Et si la mort , cette camuse ,
Laquelle à nous happer s'amuse ,
N'eût point envoyé le giton
Au sombre manoir de Pluton ,
Il eût peut-être égalé Guise
Avant d'avoir la barbe grise.
Entouré de jeunes soldats

Montés sur de fringans dadas ,
Nous vîmes ce beau Gentilhomme ,
Plus fier qu'un Empereur de Rome ,
Caracolant venir vers nous ,
Pour se faire rôuer de coups.
Ils étoient en chemises blanches ,
Avec leurs habits des Dimanches ,
De beaux joyaux , des brasselets ,
Des fontanges à deux collets ,
Et sur leurs flamboyantes lames ,
Les chiffres dorés de leurs Dames.
Baste ils parurent à Coutras
Aussi parés que le bœuf gras.
Nous autres en chemises sales ,
En pourpoints des pilliers des Halles ,
Montrant le cu de tout côté ,
Et marchant sur la chrétienté ,
Immobiles comme des Termes ,
Nous les attendions de pieds fermes.
Ils vinrent les pauvres , hélas !
Se frotter à nos coutelas.
Dieu fait de combien de blessures
Nous leur couvrîmes les fressures ,
Et combien sur les déconfits
Mes soldats firent de profits.

Cependant j'avois grande envie
Qu'à Joyeuse on sauvât la vie ;
Je criois , ne le tuez pas ;
Coupez-lui seulement un bras :
Mais à l'appétit de ses nipes ,
Ils lui firent sortir les tripes ;

Et

Et mitent son corps aussi nu
Qu'en ce monde il étoit venu.
Ventre-saint-gris, quelle Victoire!
Qu'elle m'a causé de dépoire!
Ceux qu'à l'ombre nous avons mis
Étoient nos cousins, nos amis.
Valois, après ce coup sinistre,
Fut traité des siens comme un cuistre,
Comme un benêt, un innocent,
Un sot, en un mot comme en cent.
Le Seigneur de Guise au contraire,
Plus révééré qu'un Reliquaire,
Idole du peuple Badaut,
Marchoit dans Paris le nez haut.
Il venoit de venger Joyeuse
D'une façon bien glorieuse.
Jesus! quel chien de boulevard
Il causa dedans Vimori,
Et dans Auneau contre nos Rêtres
Qu'il envoya voir leurs Ancêtres!

Enfin las de ses airs fendants,
Valois voulut montrer les dents,
Et châtier le téméraire:
Mais il ne fit que de l'eau claire.
On sonne sur lui le tocfin,
Tout bourgeois devient fantassin:
On dépouille Messieurs ses gardes
De leurs tranchantes hallebardes;
Puis on les renvoie au Palais
A coups de manche de balais;
Et mon très-honoré beau-frere,

A coups de pied dans le derriere.
Il en fut quitte à bon marché ;
Car si Guise un mot eût lâché ,
Le pauvre Sire, étoit de Flandre ;
Mais la fuite il lui laissa prendre ,
Content de l'avoir fait courir
Et qu'il eût eu peur de mourir.
Guise , comme le dit Voltaire ,
Attenta trop dans cette affaire ,
Ou trop peu , je le crois aussi ,
Il fut trop ou trop peu hardi.
Cependant , aidé des Ibères ,
Des Romains & de ses deux freres ,
Adoré du peuple Français ,
En un mot fier de ses succès ,
Il crut sous le sale capuce
De récollet ou picquepuce ,
Mettre le Roi dans un Couvent ,
Comme nos Rois de ci-devant ,
Qu'on couvroit d'un habit de moine
Pour usurper leur patrimoine ,
Et qui de Princes étoient faits
De misérables freres lais.
C'est pour son nez que le four chauffe ,
Aujourd'hui l'on n'est pas si goffe.

Dans ce temps-là , Monsieur Valois
Venoit de convoquer à Blois
Les États-Généraux de France.
Princesse, vous savez , je pense ,
Ce que c'étoient que ces États ,
Et quels furent leurs résultats :

On y fit sermons pathétiques
Touchant les miseres publiques ;
Et ces sermons qu'ont-ils produit ?
Rien autre chose que du bruit.
Guise en Croc , en vrai la Tulipe ,
Vint aux États fumant sa pipe ,
Et sans défuler son bonnet ,
Auprès du Roi s'assit tout net.
Quoi ! ce visage à chier contre ,
Ce traître à ma barbe se montre ,
Dit tout bas notre ami Valois ,
De rage se rongean't les doigts.
Sans doute il me prend pour un blaise ;
Ah ! pal-sans-bleu , j'en suis bien aise.
Holà , Gardes-du-Corps , holà ,
Eventrez-moi ce drôle-là.
Il dit : *Subitò* trente épées
Dans ses boudins furent trempées.
Guise encore après son décès ,
Etoit plus fier qu'un Ecoissais ;
Et sa figure de Carême
Faisoit trembler Henri troisieme.

Dès que ce bruit se répandit ,
Dans tout Paris on n'entendit
Que désolations & plaintes ,
De filles & femmes enceintes ,
De Jouvençaux , de vieux Paillards ,
De Pucelles & de Cornards ,
De Robins , de Soldats , de Moines ,
De Maquereaux & de Chanoines ;
Enfin de tout Parisien ,

Soit fripon , soit homme de bien ;
Car il étoit aimé , le Sire ,
Cent fois plus qu'on ne sauroit dire.
Mons Mayenne en drap de pagnon ,
S'étant frotté l'œil d'un oignon ,
Amèrement pleure son frere ,
S'arrachant toute la criniere ,
Et fait retentir de ses cris
Tous les carrefours de Paris.
Les Ligueurs touchés de sa peine
Le proclament leur Capitaine ,
Ainsi qu'étoit le trépassé
Qui requiescit in pace.
Le voilà consolé , le drôle ;
Il n'a pas mal joué son rôle ;
Aussi c'est un maître calin ,
Le diable n'est pas plus malin.
Si feu Guise fut un grand homme ,
Mayenne en est le second tome ,
Et pour n'en rien dire de plus ,
C'est , je crois , jus verd ou verjus.
Le jeune Chevalier d'Aumale ,
Garçon méchant comme la gale ,
Sous ces étendards nous poursuit ,
Dont assez souvent il nous cuit.
Ce n'est pas tout ; le Roi Philippe ,
Votre ennemi , nous prend en grippe ,
Protege Mayenne & les siens ,
Et nous traite comme des chiens.
En un mot , l'Evêque de Rome ,
Moins humain que le dernier homme ,
(Le diable puisse l'emporter)

Fournit verges pour nous fouetter.
Du Nord au Midi de l'Europe
Le guignon après nous galope.
Finalement le pauvre Roi ,
Haï de tous , hormis de moi ,
M'écrivit de Tours en Touraine ,
Missive de regrets si pleine
Et d'assurances d'amitié ,
Que j'ai tout grief oublié.
Sans aucun train , sans équipage ,
Je fus le voir suivi d'un Page.
Nous nous léchâmes nos morveaux ,
Pleurant tous deux comme des veaux ,
De nos pleurs inondant nos fraises ,
Tant de nous voir nous étions aises.
Après les premiers complimens ,
Et deux cent trente embrassemens ;
Après avoir mangé trois tranches
De la plus dure des éclanches ,
Et bu six coups de Bourguignon
Qui sentoît un peu le bouchon ,
Je lui dis , ça , parlons d'affaire ;
Mais , non , il n'est pas nécessaire ,
Sans perdre temps en pour-parler ,
D'ici songeons à détalier :
Allons à Paris vite & presté ,
Il faut jouer de votre reste.
Mon sentiment fut approuvé ,
Et Valois s'en est bien trouvé.

Ainsi Bourbon fit sa harangue ,
Je ne fais pas en quelle langue :

Si ce ne fut point en Français ,
Ce fut peut-être en Béarnais :
Car nul n'en savoit l'idiome ,
Comme ce brave Gentilhomme,
Cependant las de haranguer ,
Il lui tarde fort de voguer ,
Pour revoir Lutece la belle
Et punir son peuple rebelle.
Mille Anglais bientôt sur ses pas
Iront jouer des coutelas ;
Les gars n'aiment que plaie & bosse ,
Et vont aux coups comme à la nôce.

Le Comte d'Essex qui jadis
Sur les Espagnols prit Cadix ,
Qui leur donna les écrivaines
Sur la plus grande des rivières ,
Ou pour parler plus congrument
Dessus le liquide élément.
Enfin final , ce pauvre Comte ,
Auquel on donna son décompte
En lui faisant sauter le chef ,
De ce détachement est chef.

Henri pourtant en redingote ;
N'attend plus que le Paquebote.
Allez , lui dit Elisabeth ,
Puissiez-vous , comme un chien barbet ;
Etriller ce vilain Philippe ,
Avec sa grosse & grande lippe ,
Et le Pontife Exfranciscain ,
Qui n'est , entre nous , qu'un coquin ,

Chant troisieme.

43

Allez, vous dis-je, à leur rencontre,
Et Dieu vous gard' de malencontre;
Mes soldats par-tout vous suivront,
Et s'il le faut au diable iront.

Si vous vainquez Mayenne, Rome
Vous tiendra pour un galant homme;
Vainqueur, Sixte vous bénira;
Vaincu, le fat vous damnera.



C H A N T I V.

T A N D I S qu'avec la Reine il cause
De chose & d'autre , & d'autre chose ,
Valois constipé de frayeur
L'accuse de trop de lenteur ,
Et souhaite pis que la teigne
A cette Princesse brehaigne ;
(Car elle l'étoit , ce dit-on)
Il donneroit un Ducaton
Pour n'avoir point de son beau-frere
Fait un Plénipotentiaire.

D'Aumale , Nemours & Brissac ,
Saint-Paul , la Châtre , Canillac ,
Tous six plus mauvais que chenilles ,
Sont sans cesse après ses guenilles ;
Entr'eux étoit un fantassin ,
Ci-devant frere Capucin ,
Nommé le Comte de Bouchage ,
Tantôt libertin , tantôt sage ,
Aujourd'hui Moine pénitent ,
Demain un Soudart combattant.
Mais de cette clique brutale ,
Le plus brutal étoit d'Aumale ,
Avec son sabre à deux tranchans ,
Faisant trembler les plus méchans ,

Chant quatrieme.

43

Sur tout ce qu'il rencontre il frappe;
Malheur à celui qu'il attrappe.
Tel dans ses appétits gloutons,
Un loup fondant sur des moutons,
Ou pour rimer, telle une louve
En étrangle autant qu'elle en trouve.

Un jour, non c'étoit une nuit,
Il pensa prendre au saut du lit
Valois dormant deffous sa tente;
Mais heureusement sa servante
Qui lui repassoit un rabat,
Le tira hors de son grabat.
Le diable vous berce, dit-elle!
Vîte, enfilez-moi la venelle:
Il est bien tems de roupiller,
L'ennemi va vous houpiller.
Vraiment vous n'avez qu'à l'attendre;
Ce d'Aumale est un gars fort tendre;
A ces mots tout transi de peur,
Il se sauve comme un voleur,
Sans bas, sans fouliers, sans culotte;
Son crâne pelé sans calotte,
Et son gros fessier découvert,
Enfin comme un sot pris sans vert.

Pendant qu'il gaignoit à la toise
Vers Saint-Germain ou vers Pontoise;
Ses Soudarts encore endormis
A mort par milliers étoient mis,
Ja l'aurore débéguinée
Montroit sa face safranée;

Et Mornay précédant Bourbon
Découvroit déjà Mont-Faucon
Et les clochers de Notre-Dame ;
Ce qui lui réjouissoit l'ame.
Mais bientôt au bruit qu'il entend
Il suspend sa joie un instant :
Puis faisant trotter sa cavale ,
Il vit ce joli bacchanale ,
Et les soudarts de ses amis ,
Dont on faisoit d'affreux salmis :
Quoi ! s'écria-t-il en aveugle ,
Ou pour mieux dire en bœuf qui beugle ,
Souffrirez-vous, chers compagnons ,
Qu'on vous ampute les rognons ,
Sans leur rendre au moins la pareille ,
Et leur abattre quelqu'oreille ?
Que va dire le Roi Henri ,
Qui boit le *Rogum* près d'ici ?
Au nom d'un si grand personnage ,
Tout le monde reprend courage ,
Et de plaisir les Grenadiers
Jurent comme des charretiers ,
Jerni , ventre , mort , tête , sacre ,
Avec leurs bonnets en Polacre
Frappant du pied , grinçant les dents .
Ils font peur aux petits enfans.

Cependant le Roi de Navarre
Soudain paroît dans la bagarre ,
Aussi brillant , aussi vermeil ,
Que lampe brûlant au Soleil.
Allongeant son menton de grue

Sur les escadrons il se rue ,
Et faisant d'affreux molinets ,
Fait sauter nombre de bonnets ;
Bonnets ou chapeaux peu importe :
Bref , il toucha de telle sorte
Que l'ennemi montrant le cu ,
De vainqueur devient le vaincu.
D'Aumale se casse la tête
A force de crier , arrête.
Au diable qui veut l'écouter ,
Henri vous les fait tous trotter
Plus vite que chevaux de poste :
Aucun ne garderoit son poste
Pour quatre-vingt-dix Carolus ,
Et pour quatre-vingts fois de plus.
D'Aumale entraîné par sa basque ,
Malgré ses dents court comme un Basque.
Tel d'un mont plus haut qu'un clocher ,
Miné des eaux , tombe un rocher.
Le drôle pœurtant se dégage
D'un coup de poing sur le visage
Qu'il donne à celui qui le tient ,
Et comme un enragé revient.
Il en mit encor vingt à l'ombre ;
Mais bientôt accablé du nombre ,
La camarade alloit le faucher ,
Et d'ici-bas le dénicher ,
Quand la discorde vieille gaupe ,
Plus noire , dit-on , qu'une taupe ,
Se mit au-devant de la faux ,
Et fit porter le coup à faux.
Ce ne fut point par bonté d'ame

Que la Peque allongea sa trame ;
C'est qu'elle avoit besoin de lui ,
Pour faire le malheur d'autrui.
A Paris elle le ramene
Avec six trous à la bedaine ,
De coups d'épée & pistolet.
Elle le pense du secret ,
Disant, si j'ai bonne mémoire ,
Quarante-deux mots du grimoire ,
Qui des abîmes de l'enfer ,
Malgré Cerbere & Lucifer ,
Rendroient un homme à la lumière
Dans sa forme & vigueur première.
Mais tandis qu'à cet éventé
La Discorde rend la santé ,
Elle lui souffle une étincelle
De son esprit , & l'enforcelle.

Ainsi l'on sauve un garnement
Pour s'en servir utilement ;
Et puis après on l'abandonne
A ce que le sort en ordonne.
Si sottise est la comparaison ,
Qu'on la siffle , on aura raison.
Henri parfaitement ingambe
Joue à merveille de la jambe
A la poursuite des vaincus ,
Qui n'ont pas la goutte non plus ,
Et qui le gagnant de vitesse ,
Vont se renfermer dans Lutece ;
(Lutece ou Paris c'est tout un ,
Ainsi que tabac ou petun.

De tous côtés il les assiége
Comme des Renards pris au piège.
Valois revenu de sa peur,
Presse Canonier & Sapeur ;
Et plus fier que feu Mardochée
En sifflant monte la tranchée.
On leur donne assaut sur assaut,
Si que l'assiégé fort penaud,
Rebuté de la canonnade,
Est prêt à battre la chamade :
Mayenne en ce péril pressant
Se pendroit, s'il étoit décent
Qu'un Gentilhomme mourût comme
On fait mourir un vilain homme :
(Vilain homme veut dire ici
Un homme du néant sorti !
Car à la lettre un Gentilhomme
N'est pas plus gentil qu'un autre homme :
Et j'en ai connu plus de cent
Très-vilains, soit dit en passant.)
Mayenne donc se désespere :
L'un lui redemande son pere ;
L'autre son fils, & celle-ci
Lui redemande son mari.
En un mot, las d'entendre braire,
Il alloit tout envoyer faire. . . .
Quand Dame Discorde à propos
L'aborde & lui tient ce propos :
Il faut que tu sois un grand claupe
De craindre un peuple qui clabaude !
Eh ! morbleu, ne fais-tu pas bien
Qu'il crie & s'apaise de rien ;

Dis que je suis une bégueule,
Si je ne lui ferme la gueule,
Et s'il ne t'est pas désormais
Aussi dévoué que jamais.
Subito l'horrible pucelle
Secouant son infecte aisselle,
Plus rapidement qu'un éclair
Prend son vol & se perd dans l'air;
Par-tout où passe la carogne,
De son haleine de charogne
On est si fort empuanti,
Que nez d'homme onc n'a rien senti,
Dont le fumet abominable
A telle odeur fût comparable.
Le blond Phœbus d'horreur s'enfuit
Et se met en bonnet de nuit;
Et la foudre tellement gronde,
Qu'on croit que c'est la fin du monde.

La guenon aux pendans tetins
Arrive au Pays des Latins.
Elle découvre cette Ville,
Jadis en Héros si fertile,
Aujourd'hui fertile en cafards,
En faux dévots aux teints blafards,
En animaux porte-soutanes
Qui nous menent comme des ânes.
Mais taisons-nous, trop grater cuit,
Ainsi que trop babiller nuit.
Si l'on veut voir leur caractère,
Qu'on lise Monsieur de Voltaire;
Il les peint comme des vauriens:

Chant quatrieme. 31

A la peinture je m'en tiens.
Lors le Garde-Pourceau d'Ancône (1)
De saint Pierre occupoit le Trône :
L'honnête homme que c'eût été,
S'il eût eu de la probité !
Sous son empire despotique,
La redoutable Politique
Commandoit dans le Vatican
Et sur les bords de l'Eridan.
C'est une cauteleuse Gouine
Qui si bien les gens embabouine,
Qu'elle redresse les plus fins
Et parvient toujours à ses fins.

A peine de son œil oblique,
La Discorde eut frappé l'optique,
Elle court lui sauter au cou ,
En souriant ; puis tout-à-coup
Prenant le ton de Jérémie :
Ah ! dit-elle , ma bonne amie ,
Tout mon crédit est à vau-l'eau ;
On a déchiré le bandeau
Dont je fascinois la visière
De la gent crédule & grossière !
Qu'est devenu le tems , hélas !
Où l'on prônoit mes Almanachs ?
Où le Potentat franche dupe
Me baisoit le bas de la jupe ,
Et m'eût , si je l'eusse voulu ,
Avec respect baisé le cu ?

(1) Sixte-Quint,

Qu'est devenu ce tems, ma bonne,
Où je donnois une Couronne,
Et l'ôtois quand il me plaisoit,
Comme j'eusse ôté mon toquet ?
En vain je fulmine, je crie,
Le Sénat Français me décrie,
Et me fait passer en tous lieux,
Pour un monstre pernicieux,
Pour une fille sans vergogne,
En un mot, pour une Carogne,
Méritant le cheval de bois ;
Il s'en mordra morbleu les doigts ;
Le scélérat, le chien, l'infâme,
Ou je ne suis pas une femme.
Allons en France, sur les Rois
Reprendre nos anciens droits.
Elle dit : & crac, d'un coup d'aile
Part plus vîte qu'une hirondelle.

Loin des superbes Prestolets,
Des faux diseurs de chapelets,
Des Prélats à grand équipage,
Loin du fracas & du tapage,
Notre mere Religion,
Evitant la contagion,
Vit dans une retraite obscure,
De nulle chose n'ayant cure
Que d'adresser au bon *Jesus*
Soir & matin ses *Oremus*.
Elle pétillait en son ame
Pour Henti d'une sainte flamme.
Elle fait bien qu'un jour viendra

Qu'en ses bras elle le tiendra ,
Et qu'ils seront unis ensemble ;
Mais ce jour loin encor lui semble.
Cependant qu'elle fait des vœux
Pour hâter cet instant heureux ,
La Politique & la Discorde ,
Toutes deux sans miséricorde ,
La surprennent en trahison ,
Etant alors en oraison ;
Et lui déroband sa chasuble ,
La Politique s'en affuble ;
Puis en cet équipage-là ,
La Gouge en Sorbonne s'en va.
C'étoit en ce savant Concile
Que l'on expliquoit l'Evangile
En Grec , en Latin , en Gaulois ,
En toute sorte de patois :
Que par de doctes Commentaires
On obscurcissoit les Saints Peres ;
Et qu'on les faisoit radoter
En voulant les interpréter.

Du monstre la voix emmiellée ,
Prévint les cœurs de l'assemblée.
Elle offre aux uns de beaux Rochets ;
Aux autres des Colifichets ;
A ceux-ci pour faire gogailles ,
Ducats & louis de Noailles ;
A ceux-là des coups de bâton
Pour leur faire entendre raison.
On dispute , on clabaude , on braille ;
On s'injurie , on se chamaille.

Alors un vieux , au nom de tous ,
Fort incommodé de la toux ,
De la gravelle & de la goutte ,
Crie en crachant , que l'on m'écoute.
A ces mots , un Docteur fit chut ,
Et le Consistoire se tut.
C'est l'Eglise , dit le Druides ,
Qui de l'état des Rois décide ,
Qui seule a le droit absolu
De leur donner du pied au cu :
Or , il est sûr que de l'Eglise
L'autorité nous est commise ;
Ergo , du rôle de nos Rois ,
Nous pouvons effacer Valois.
Après cet argument baroque ,
Chacun opine de la toque.
La Discorde qui fait le chic
En fait faire un décret public ;
Et soudain d'Eglise en Eglise ,
Vole annoncer cette sottise.
Sous le haillon de saint François
Elle fait entendre sa voix ;
Et s'adressant à la moineaille ,
Oyez-moi , dit-elle , canaille.
Le bon Dieu qui m'envoie ici ,
M'a mis en main ce sabre-ci
Pour étriller les hérétiques.
Hâtez-vous , quittez vos boutiques ;
Prêchez comme article de foi
Qu'on peut couper la gorge au Roi.
Vous trouverez dans l'Ecriture
Quelques traits de cette nature :

Avec pareille autorité,
Vous pouvez tout en sûreté.
Aussitôt les pieux Gavaches
Arborant Casques & Rondaches,
La Rapiere sur le côté,
Se dispersent de tout côté.
Le Capucin puant & sale,
Troussé comme une martingale,
Son casaquin bardé de fer,
Feroit peur au diable d'enfer.
Au son de la tambourinade,
Cette cagote mascarade,
Marche en hurlant d'un air altier
Les saints Cantiques du Pseautier.

Mayenne tout haut les approuve,
Quoique de grands fous il les trouve;
Il fait ce que ces fainéans
Peuvent sur les petites gens,
Et combien un Révérend Pere
A de crédit chez le vulgaire.
En effet, nombre de pendants
Réunis sous leurs étendards,
Ne songeant qu'à battre & qu'à mordre,
Mettent tout Paris en désordre.
La Discorde entr'eux a choisi
Seize coquins en cramoisi,
Qui disputent avec Mayenne
De l'autorité souveraine:
Le sire n'en est moult content,
Il faut qu'il le souffre pourtant.
Ainsi sur l'onde la plus pure

L'Aquilon fait monter l'ordure ,
Et tant qu'il plaît à l'Aquilon ,
On confond l'onde & le limon.

Pendant cet horrible tapage ,
Thémis étoit toujours bien sage ,
Et son Sénat l'étoit aussi ,
Comme il l'est encore aujourd'hui.
Des gens à pendre une cohorte
De son temple entoure la porte.
Buffi , maître en fait d'espaddon ,
Et grand danseur de rigaudon ,
Sous leur escorte entre d'emblée ,
Au beau milieu de l'assemblée ;
Oh ça , dit-il , mes beaux Messieurs ,
Qui faites ici les Seigneurs ,
Et qui vous croyez , par la Robe ,
Dignes de maîtriser le Globe ;
Il faut filer doux , s'il vous plaît ,
Sinon je vous hape au collet.
La Bourgeoisie avis vous donne
Qu'elle ôte aux Capets la Couronne ,
Pour raisons qu'elle vous dira ,
Quand elle-même les saura.
Imitez Messieurs de Sorbonne
Qui trouvent la chose fort bonne ,
Quoiqu'ils n'en sachent , les vieux fous ,
Là-dessus guere plus que vous.
Le Sénat à cette semonce ,
Ne dit mot pour toute réponse.
Buffi de colere bouffi ,
Mais de frayeur un peu transi :

Allons, dit-il, à la Bastille....
Alors Harlay suit le foudrille,
Et chacun s'empresse à l'envi
D'aller en prison avec lui.
Muse, redis-moi, je te prie,
Ces noms si chers à la Patrie.
De Thou, Molé, Scaron, Bayeux,
Monsieur Potier, Monsieur Longueil,
Et tant d'autres que je ne nomme,
Vrais émules de ceux de Rome,
Sont traînés comme des goudjats
Par cette race de Judas.
Mais, las ! quels sont les pauvres haires,
Dont on serre les Jugulaires ?
C'est vous Brissot, Tardif, Larchet,
Qui mourez au bout d'un lacet,
Consolez-vous, dans nos Chroniques,
Vous vivrez en lettres gothiques,
Et serez toujours reconnus
Pour de fort honnêtes pendus.

Du désordre enfin qu'elle excite,
La Discorde se félicite.
Les Badauds entr'eux désunis,
Contre leur Prince sont amis :
Et tout est en guerre civile,
Tant au-dehors que dans la Ville.



CHANT V.

C E P E N D A N T aux murs de Paris ,
On faisoit de larges pertuis .
Les Seize , le Peuple & Mayenne ,
Et les noirs chanteurs d'Antienne ,
Contre Henri brailloient en vain ,
Le Sire alloit toujours son train .
Sixte avoit beau lancer son foudre ,
C'étoit en l'air jeter sa poudre .
Les pauvres Badauds aux abois ,
Attendoient les Arragonois ,
Qui comme lâches truandailles ,
Chemin faisant prenoient des cailles ,
Et détrouffoient tous les passans
Par maniere de passe-temps ,
Dont le vieux Philippe deuxieme
Se réjouissoit en lui-même .

Alors un Moine écervelé ,
Ou pour mieux dire enforcélé :
Un scélérat sous la tunique
De l'Ordre de saint Dominique ,
Fit un coup qui sembla d'abord
Pour quelque temps changer le sort .
Clément , c'est ainsi qu'on le nomme ,
Ce tant cruel & méchant homme .

A son humble & dévot maintien ,
On l'eût pris pour un bon Chrétien ,
Et ce n'étoit , à le bien prendre ,
Qu'un coquin à rouer ou pendre.
La Discorde sur ce gueux-là
De son venin dégoûilla.

Un jour disant sa kirieille ,
Il s'écria plein d'un faux zèle :
Mon doux Jesus , *libera nos*
De ces fripons de Huguenots !
Que ton bras vengeur extermine
Cette abominable vermine.
Ecrafe , anéantis Valois
Et son cousin le Navarrois.
La Discorde riant sous cape ,
De voir qu'il mordoit à la grappe ;
Ne fit qu'un saut jusqu'en enfer ;
Et fut supplier Lucifer
D'envoyer de son Consistoire
Diable idoine en l'art oratoire ,
Pour induire le penaillon
A quelque mauvaise action.
Soudain de la sombre demeure
Un Ange au teint couleur de beurre ;
Dont le Fanatisme est le nom ,
Part & suit la vieille guenon.
Le malin esprit se déguise
Sous la taille & les traits de Guise ;
Un casque sur son chef cornu ,
Et dans la main un sabre nu.
Le sang lui sort de la bedaine

Comme l'eau sort d'une fontaine ,
Des horions dont autrefois
Le pauvre Duc mourut à Blois.
Ce fut en pareil équipage
Que cet infernal personnage
Vint trouver le Pere Clément ,
Faisant dodo paisiblement.
Il lui pince si fort l'oreille ,
Qu'en sursaut le Moine s'éveille ,
Reniant par F & par B ,
Ainsi qu'un Chartier embourbé.
Jerni , si je prends ma sandale. . . .
Tout doux , Pere , point de scandale.
Je viens à bon titre en ce lieu ,
Et je t'annonce de par Dieu ,
Qu'il choisit ton bras pour occire
Valois ton Souverain , ton Sire.
Judith pour son pays jadis
Au lieu d'un en eût tué dix.
Prends exemple sur son courage :
Arme-toi d'une sainte rage :
Et coupant le sifflet au Roi ,
Venge Rome , l'Etat & moi :
Qu'aucun scrupule ne t'arrête ,
Assassiner est acte honnête ,
Acte méritoire & parfait ,
Lorsque pour l'Eglise on le fait.
Hâte-toi donc pour son service ,
De consommer ce sacrifice.
Dieu te donne ce coutelas
Qui vaut un sabre de Damas ,
Et trancheroit comme une plume

Chant cinquieme.

61

Un gros chêne , même une enclume.
Songe à bien faire ton devoir ;
J'ai fait le mién , jusqu'au revoir,
Pere Clément saisi du glaive ,
Avec joie aussi-tôt sa leve ,
Et d'un ton de Gargantua ,
Dit : *fiat voluntas tua* ,
Que votre volonté soit faite ;
Puis endossant froc & jaquette ,
Et tout le Monacal harnois ,
Le Béat sort en tapinois.
Une fanatique cohorte
Jusqu'à la Galiote l'escorte ,
Sous ses pas on jette des fleurs
De toutes sortes de couleurs.
L'un veut toucher à son Rosaire ,
L'autre baise son scapulaire ;
On tiendrait même à grand honneur
De baiser son postérieur.
Mayenne qui fait quelque chose
Du coup auquel on se dispose,
Fait semblant de n'en savoir rien,
Espérant de s'en trouver bien.

Cependant tandis que navigue
Ce méchant suppôt de la Ligue ,
Les Seize font tourner le sas
Sur cet abominable cas.
Dans le fin fond d'une carrière
Des hibous asyle ordinaire ,
Et des frippons par-ci par-là ,
Leur Synode affreux s'assembla.

F

A la lueur obscure & terne
D'une très-antique lanterne ,
On voit un quartier de moilon ,
En maniere de guéridon ,
Tapisé de grosses limaces ;
C'est là qu'après maintes grimaces ,
Dont auroit changé de couleur
Le célèbre Richard-sans-peur ,
Et dont toute femme avant terme ,
Eût laissé répandre son germe :
C'est là , dis-je , qu'un vieux Rabin ,
Plus grec que Madame Jobin
Dans les secrets de la magie ,
Des deux Rois plaça l'effigie.
Le Juif ensuite ayant lâché
Son eau dans un pot ébreché ,
Et balbutié de mémoire
Dix ou douze mots du grimoire ,
Compissa tous les assistans ,
Qui n'en parurent moult contens :
Néanmoins ils furent se taire ,
De peur de troubler le mystère.
Ayant donc dessus le museau
A chacun flanqué de son eau ;
Et chacun composant sa barbe
S'étant bien essuyé la barbe ,
Subitò le sorcier d'Hébreu ,
De tout son cœur rimant en Dieu ,
Sur le pauvre Valois s'élance ,
Ou du moins sur sa ressemblance ;
Et d'un canif , je ne sais où ,
Lui fait un large & vilain trou.

Lès Seize suivent son exemple :
L'un lui donne un coup à la temple,
L'un à la panse , l'autre ailleurs ,
Et certains mal-plaisans railleurs ,
De Bourbon barbouillent la mine
De ce qu'on nomme la plus fine.
Le maléfice opere enfin ,
La lanterne tire à sa fin :
On entend gronder le tonnerre ,
Et l'on sent frissonner la terre :
Mais chacun est bien ébahi :
Soudain paroît le Roi Henri ,
Avec sa barbe à l'escopette
Et son grand nez fait en trompette,
D'un gourdin les épouffétant ,
Au diable si pas un l'attend.
Ils courent tous comme des lievres ,
La mort peinte dessus les levres ;
Et sans regarder derriere eux ,
Se sauvent de cet antre affreux.

La Parque pourtant vieille roffe ,
De Valois , par un coup atroce ,
Alloit terminer le destin.
Clément , ce grand fils de putain ,
N'est pas plutôt hors de la barque ,
Qu'il vole au logis du Monarque.
Il demande à lui dire un mot.
On lui fait croquer le marmot
Deux ou trois heures à la porte ,
A ce que l'histoire rapporte :
Car il avoit d'un vrai pendar

Et l'encolure & le regard.
A la fin cependant il entre ;
Et se prosternant sur le ventre ,
Il tint au Roi ce beau discours ,
Dont il interrompit le cours ,
Quand il lui perfora la panse.
Voici ce que c'est en substance.
Sire , de la part du bon Dieu ,
(Ceci n'est pas un conte bien)
Je viens t'annoncer pour nouvelle ,
Que les Ligueurs en ont dans l'aile ,
Les sieurs Potier & Villeroi ,
Zélés serviteurs de leur Roi ,
Travaillent de cul & de tête
A te remonter sur ta bête.
Harlay du fond de sa prison ,
Pour toi plus ardent qu'un tison ,
Dit qu'il veut bien être un jean-fesse ,
Et qu'en public même on le fesse ,
Si dans quatre jours tu n'es pas
Réintégré dans tes États.
Tiens , lis si tu peux cette lettre
Qu'en mes mains il vient de remettre ,
Ah ! dit Valois faisant un saut
D'une demi-toise de haut ,
Que n'ai-je dans mon escarcelle
De quoi récompenser ton zèle ?
Mais par malheur pour le présent ,
Je n'ai pas un double vaillant ,
A donc d'une vue attentive
Lisant la fatale missive ,
Tout aussi-tôt le Papelard ,

Chant cinquieme. 65

D'un grand coup de son tranche-lard
Le pourfend depuis la culotte
Jusqu'à deux doigts de l'épiglotte.
Le sang fort & coule à plein seau ,
Comme couleroit un ruisseau.
Enfin , bref , pour tout dire en somme ,
Sur le Moine on saute , on l'assomme.
Le coquin plus gai que Pierrot ,
Rit en poussant le dernier rot ,
Comptant un jour grossir la bande
Des Bienheureux de la Légende ,
Et qu'à la droite du bon Dieu ,
Il se verroit assis dans peu.

Déjà Valois à l'agonie ,
S'acheminoit vers l'autre vie.
Ses gens autour de lui rangés ,
Hurloient comme des enragés :
Tretous d'une voix unanime ,
Qui tout de bon , qui pour la frime.
Pendant ce concert ennuyeux ,
Henri chioit aussi des yeux
Plus sincèrement que personne ,
Quoiqu'il gagnât une Couronne.
Valois le voyant dans un coin ,
Lui dit : Torchez votre groin ,
Et cessez , mon très-cher beau-frere ,
De vous lamenter & de braire ;
Car brayez ou ne brayez pas ,
Il faut que je passe le pas.
Grace à ce possédé de Moine ,
Je vous laisse mon patrimoine ,

66 *La Henriade. Chant V.*

Dont vous n'eussiez si-tôt tâté,
Si le maître j'en eusse été :
Mais de bon cœur je vous le donne ;
Puisqu'il faut que je l'abandonne.
Au reste , je vous avertis
Que vous ne l'aurez point *gratis* ,
A moins qu'à Calvin , votre Apôtre ,
Vous ne renonciez pour le nôtre ;
Auquel cas vous aurez beau jeu ,
Ou je ne suis qu'un sot. Adieu :
Je vous souhaite bonne chance ,
Et Dieu vous gard' du mal de panse...
A ces mots , il fit un gros pet ,
Et c'est le dernier qu'il ait fait.

A peine l'ombre du Monarque
De Caron a passé la barque ,
Que ce ne sont plus dans Paris ,
Que ripaillons , danses & ris ,
Que fagots allumés aux portes ,
Que plaisirs de toutes les sortes ;
Mais bientôt Monsieur de Bourbon
Va les faire changer de ton.
Il leur prépare une salade ,
Dont plus d'un sera bien malade ,
Et dont maints preux Parisiens
Verront les champs élysiens.
Tous les Chefs redoutant son ire ;
Le reconnoissent pour leur Sire ,
Et promettent sous ses drapeaux
De ne point ménager leurs peaux



CHANT VI.

EN France c'est un vieux usage,
 Quand des Rois manque le lignage
 Que les trois États en commun
 S'assembloient pour en élire un.
 Ainsi Capet le Bourgue-mètre,
 Du Trône Français devint maître,
 Lorsque Charlemagne & ses Hoirs
 Furent au Royaume des loirs.

La Ligue aveugle & sacrilège
 Veut profiter du privilège.
 Des Villages & des Cités,
 Elle mande les Députés.
 Le Lorrain se met en campagne,
 Le Nonce & l'Envoyé d'Espagne,
 Les Nemours, les Prêtres aussi,
 Tous gens d'honneur couci, couci.
 Bref, cette troupe déloyale
 S'assemble en la Maison Royale.
 On n'y vit point ces assesseurs,
 Des vieux Pairs dignes successeurs,
 Qui jadis Juges de la France,
 Ne le sont plus qu'en apparence.
 On n'y vit point pareillement
 Aucun Membre du Parlement.

Là, le Nonce bien à son aise
Est mis le cu sur une chaise :
Près de lui, sous un baldaquin,
Mayenne tranche du faquin.
Déjà les Partis, la Cabale,
Font un horrible bacchanale.
L'un entend que la Royauté
Releve de la Papauté,
Et qu'à Paris on établisse
Ce grand Tribunal d'injustice,
Où la Moinaille fait valoir
Son abominable pouvoir ;
Où pour la moindre peccadille
Comme cochons les gens on grille ;
En un mot, où l'Ibérien
Souvent est risolé pour rien.
Celui-ci gagné par Philippe,
Moyennant quelque bonne nippe,
Brigue & remue en sa faveur,
Quoiqu'il le haïsse en son cœur.
Mais de Mayenne ja l'Altesse
Sur le Trône avoit une fesse,
Et bientôt son noble fessier
Y devoit être tout entier.
Soudain Potier, le meilleur Juge
Qu'on ait vu depuis le déluge,
C'est-à-dire, depuis long-tems,
Paraît aux yeux des assistans.
Chacun garde un profond silence ;
Et voici comme il les relance.

Vous mériteriez bien, marauts,

Qu'on vous rompit à tous les os ;
De quel droit , par la mordondienne ,
Pensez-vous couronner Mayenne ?
Je fais qu'il est bon compagnon ,
Grand mangeur de soupe à l'oignon ,
Grand voltigeur , bon géometre ,
Tirant des armes comme un maître ;
Je fais de lui mille autres biens :
Mais les Bourbons sont-ils des chiens ?
Et Monsieur Henri quatrieme
Est-il un pleutre , un nicodème ?
Mayenne à semblable oraison
Faillit à perdre la raison :
Ses yeux étincelloient de rage.
Potier n'en perdit point courage.
Oui , Prince , dit-il fièrement ,
Voilà quel est mon sentiment ;
Si vous êtes , par la naissance ,
Un des plus gros Messieurs de France ;
Faites-le voir en défendant
Le véritable Prétendant.

Ouais ! j'entends la clameur publique ;
J'entends crier à l'hérétique :
Les Eglisiers le glaive en main. . . .
Arrêtez , race de Caïn ,
Ou bien que le feu saint Antoine
Vous arde jusqu'au péritoine.
Quoi ! parce que le sieur Bourbon .
Mange en Carême du jambon ,
Vous osez lui chercher querelle ?
Parbleu vous nous la donnez belle.

Eh ! que vous importe , entre nous ,
Qu'il vive de chair ou de choux ;
Et qu'il croie ou non à l'histoire
Vraie ou fausse du Purgatoire ?
Qu'importe qu'il tienne cachés ,
Ou qu'il révele ses péchés ;
Vous qui faites les bons Apôtres ,
Révélez-vous toujours les vôtres ?
Et les poulets que vous gobés ,
Quelquefois les jours prohibés ,
L'allez-vous dire au Consistoire ?
J'ai bien de la peine à le croire.
Laissez donc , Messieurs les Cagots ,
Laissez votre Maître en repos.
Pour n'être pas soumis à Rome ,
Il n'en est pas moins galant homme :
Vainement vous le ravalez ,
Il vaut mieux que vous ne valez.
Après un discours de la sorte ,
Chacun avoit la gueule morte :
Et nul n'étoit assez hardi ,
Pour lui donner un démenti.

Cependant un affreux tapage
Se fait entendre au voisinage :
On crie aux armes , Compagnons ,
L'ennemi pille nos oignons.
Le bruit aigu de la trompette ,
Quelques coups en l'air d'escopette ,
Ne pronostiquent aux Bourgeois
Que misere & que tabajois.
Tels l'Aquilon & le tonnerre

Faisant charivari sur terre ,
N'annoncent rien de bon aux gens ,
Quand ils approchent de leurs champs.

Or , cet horrible tintamarre
Annonçoit le Roi de Navarre ,
Qui venoit donner sur les doigts
Aux habitans du Badaudois.
Contre la coutume ordinaire ,
Sans cortege , sans luminaire ,
Il avoit fait mettre uniment
Feu son beau-frere au monument ;
Non que ce fût par avarice ,
Des Bourbons ce n'est pas le vice ;
Mais il lui tardoit d'être aux mains ,
Pour immoler ses assassins.
Au bruit du branle qu'il prépare ,
Chacun du Conseil se sépare.
Mayenne , armé d'un mousqueton ,
Court du côté de Charenton ,
Criant au Héros , & avance
Avec son habit d'ordonnance.

Paris , *in illo tempore* ,
Étoit de fossés entouré ,
Et bien moindre par son ampleur ,
Et par sa beauté qu'à cette heure.
Ses murs de bastions munis
Faisoient la moue aux ennemis.
Bourbon faisant le saut de carpe ,
Approche de la contrescarpe ;
Car il étoit de son métier ,

Aussi bon sauteur que Restier.
Soudain à coups de carabine
De part & d'autre on s'affassine.
Les canons bruyans & brutaux ,
Font perdre aux murs leurs piédestaux ;
Et sous les éclats de la bombe ;
Tout en capilotade tombe.
La mine aussi joue à son tour ,
Le salpêtre se faisant jour ,
Vomit dans les airs par centaines ;
Soudarts , Sergens & Capitaines.
Bourbon plus fier qu'un Annibal ,
Va là comme il iroit au bal :
Et ses Grenadiers en lieffe ,
Comme ils iroient à la Carmesse.
Mornay dans ces chemins ardens ,
Chemine se curant les dents.
Le canon lui souffle aux oreilles ,
Cependant il baie aux corneilles.
On crie , ah ! je me meurs , à moi ;
Il n'en est pas plus en émoi.
Un petard au-museau lui creve ,
Mais à toute autre chose il rêve ;
Et machinalement conduit ,
Comme un barbet son maître il suit.
Au chemin couvert on pénètre ,
Du parapet on se rend maître :
Enfin on comble les fossés
De fagots & de trépassés.
Sur ces trépassés on s'avance ,
Et puis sur la breche on s'élance.
Henri , comme un franc Grenadier ,
Lestement

Leſtement monte le premier.
Ja ſur le haut de la muraille,
Au bout d'une vieille ferraille,
Il a déployé ſes drapeaux,
Dont les ligueurs ſont bien penauts;
Tous gaignoient aux pieds. Mais Mayenne
En rimant en Dieu les ramene.
Ils ſoufflent au poil à Bourbon,
Et l'on s'étrille tout de bon.
La Diſcorde, vieille brehaigne,
Sur ces murs dans le ſang ſe baigne,
Les ſoudarts ſe prenant au crin,
Diſputent des mieux le terrain.
Dans la chaleur de la querelle,
Les coups tombent plus drus que grêle.
Tantôt les gens du ſieur Bourbon,
A fuir exercent le guibon:
Tantôt, revenant à la charge,
Les Mayennois prennent le large.
Ce jour fut bien grand pour Henri
Et pour Monſieur Mayenne auſſi.
L'un & l'autre, en cette rencontre,
De ſa capacité fit montre.
Cependant quelque mille Anglais
Venant du Havre ou de Calais,
Sous le jeune Eſſex arriverent,
Dont nos gens très-bien ſe trouverent;
Et dont les Ligueurs ſûrement
N'eurent pas grand contentement.
Eſſex les conduit à la brèche,
Où d'Aumale, d'humeur revêche,
Combattoit comme un vrai lion,

Ainsi qu'Hector dans Iliou.
Tous deux pleins d'une ardeur égale,
Tous deux méchans comme la gale,
Coupant, brisant, taillant, rognant,
Mordant, pinçant, égratignant.
Enfin, après tant de tapage,
De quel côté fut l'avantage ?
Il fut ; grace à Dieu , de celui
Du sage & valeureux Henri.
Maugré Mons Mayenne & d'Aumale,
Le rebelle effrayé détale,
Et le bon Roi le poursuivant,
A courir lui fait perdre vent.
Tel aux trouffes d'un pauvre lievre,
(Lequel alors n'est pas sans fievre)
Un lévrier dans les guérets
Tire parti de ses jarrets :
Tel sur la colombe timide ,
Un milan fond d'un vol rapide ;
De même le Seigneur Henri
Chasse le tigueur devant lui.
Mais Mayenne , encor plus agile ,
Dit : Sauve qui peut , & fait gile.
Les voilà dans Paris rentrés ,
Verrouillés & claquemurés.
Bourbon , dans l'ardeur qui l'emporte,
Pénètre jusques à la porte.
Holà ! des haches & du feu ,
Et puis nous allons voir beau jeu.
Tandis que ces mots il profere ,
Soudain du haut de l'athmosphère ,
Un fantôme vers lui descend ,
Non moins que Saint Christophe grand ;

Et , malgré cette taille énorme ,
N'ayant pourtant rien de difforme.
Tout doux , s'écria-t-il . tout doux :
L'ami , modere ton courroux.
Ne te fais-tu pas conscience
De vouloir perdre la chevance
De tes Aïeux qui sont au Ciel ?
Fi , tu n'as point de naturel.
Que dis-je ! c'est ton héritage
Que tu vas réduire au pillage !
Où diable iras-tu , pauvre oïson ,
Quand tu n'auras plus de gazon ?
Arrête ... A cette remontrance ,
Prononcée avec véhémence ,
Le soldat tremblant a recours
A Notre-Dame de Bon-Secours.
Monsieur Henri , tout au contraire ,
Dit à l'esprit : Allez vous faire ,
Ou dites-nous de quel endroit
Vous arrivez , & de quel droit
Vous nous faites telle semonce ?
Il entendit cette réponse :
Je suis le feu Roi Louis neuf ,
Et tu n'es , toi , qu'un sot , qu'un bœuf.
Ignorez-tu que dans la France
Je suis un saint de conséquence ?
Ah ! c'est vous , s'écria Bourbon ,
Qui de la peste ou du charbon ,
Fûtes trépasser en Afrique ,
Poussé d'un zele évangélique ?
De vous voir je suis enchanté ,
A cause de la parenté.

76 *La Henriade. Chant VI.*

Hé bien , mon honoré grand-pere ,
 Peut-on savoir quel vent prospere
 Vous fait venir en ce bas lieu ?
 J'y viens de la part du bon Dieu ,
 Dit saint Louis , & pour te dire
 Que si tu veux être bon Sire ,
 Tu gagneras sur les Français
 Un jour à venir ton procès.
 Le Héros à ces mots larmoie ,
 Non de tristesse , mais de joie.
 Il balbutie entre ses dents
 Un compliment de fort bon sens ,
 Que personne ne put entendre.
 Trois fois les bras il voulut tendre ,
 Pour embrasser son cher Papa ;
 Trois fois sa sainte ombre échapa.
 Cependant du haut des murailles ,
 Sur le Prince on tire à mitrailles.
 Graces à la faveur du saint ,
 Son pourpoint n'en est pas atteint.
 Il lui promet une chandelle
 Quatre fois plus grosse que celle
 De la Notre-Dame d'Arras ,
 Qui toujours brûle & ne fond pas.
 Puis , jetant l'œil sur la grand' Ville :
 Adieu , dit-il , race incivile ;
 Puisque rien ne peut te toucher ,
 Bonne nuit , je vais me coucher.
 Adonc rengainant son olinde ,
 Sur sa rossinante il se guinde ;
 Et d'un air aff^é mécontent ,
 Vers Vincennes s'en va trottant.



CHANT VII.

LA nuit ayant d'un voile sombre
Mis tout notre hémisphere à l'ombre,
Et tout dormant, hors les jaloux,
Les chouettes & les filoux,
Henri, couché dessus la dure,
Sans matelas, sans couverture,
Dormoit d'aussi grand appétit,
Que s'il eût été dans son lit.
Par l'ordre de Louis, les songes,
Non les débiteurs de mensonges,
Mais les songes honnêtes gens,
Sont autour de lui voltigeans;
Et chuchétant à ses oreilles,
Lui promettent monts & merveilles.
Le Saint en ce moment lui met
Sur le front son Royal Armet.
Mon fils, sois, dit-il, Roi de France,
De mes hoirs comble l'espérance,
Règne sur le peuple Badaud,
Et mené-le-moi comme il faut;
Mais souviens-toi que cet Empire
Des dons de ton pere est le pire.
Ce n'est point assez d'être Roi,
Il te manque d'avoir la foi.
Id est, de croire au Saint Pontife.

Tiens , chevauche cet hypogrife ,
 Et suis-moi jusqu'en Paradis ,
 Je te ferai voir du pays.
 A ces mots le couple s'envole
 Plus vite que les fils d'Eole ,
 Lorsqu'en belle humeur ce vieux fou
 Leur met la bride sur le cou.
 Dans les espaces qu'ils parcourent ,
 Que de planetes les entourent !
 Que d'étoiles , de tourbillons !
 Ils les comptent par millions.
 Que de spheres & de comeres
 Avec leurs longues cadenetes !
 Que de mondes à l'infini !
 Vertu choux , Monsieur Cassini ,
 Et le compere Fontenelles
 Nous en auroient compté de belles ,
 S'ils avoient pu voir de leurs yeux
 Un spectacle si curieux !

Par-delà cet espace immense
 Le Très-Haut fait sa résidence.
 C'est là que Bourbon suit Louis :
 Là , sont formés tous ces esprits
 Qui sur terre en nos corps séjournent ;
 C'est là qu'à la fin ils retournent ,
 Quand nos pauvres individus ,
 Par la Camarde sont tondus.
 En ce séjour des milliers d'Ange ,
 Du bon Dieu chantent les louanges.
 C'est lui que chacun ici-bas
 Croit connoître & ne connoît pas ;

Que f
 Et qu
 Du ha
 L'org
 Le Pa
 Le, M
 Tous
 En le
 Deva
 Au t
 Ame
 Les
 Il le
 Sel
 Ven
 J'y
 Quo
 Dar
 Si j
 Je f
 Et f
 Le
 Ma
 C'
 Un
 Du
 Et
 »

Que sous cent formes on déguise ,
Et que l'on adore à sa guise.
Du haut de son trône il entend
L'orgueilleux Sectaire ergotant ,
Le Parpaillot , le Papimane ,
Le Musulman & le Brachmane ,
Tous tâchant d'attraper les fots ,
En leur débitant des fagots.
Devant lui la grande Faucheuse
Au teint livide , à la dent creuse ,
Amene de tous les pays
Les mortels qu'elle a démolis (1).
Il les punit , ou les guerdonne ,
Selon que justice l'ordonne.
Ventre saint-gris , disoit Bourbon ,
J'y perds mon latin tout de bon !
Quoi ! si j'avois reçu la vie
Dans l'Afrique ou dans la Turquie ;
Si j'étois né Mahométan ,
Je serois enfant de Satan ?
Et sans être autrement coupable ,
Le bon Dieu m'enverroit au diable ?
Ma foi , je n'en crois rien du tout :
C'est un cente à dormir debout.

Tandis qu'il parloit de la sorte ,
Une voix extrêmement forte ,
Du pied du Trône s'entendit ;
Et voici ce qu'elle lui dit :
» Paix-là , bavard impitoyable ,

(1) Terme d'argot , qui signifie tuer.

» Ne faites point tant le capable ,
 » Et , sans remuer le boubier ,
 » Ayez la foi du Charbonnier. »
 A l'instant un Zéphyr l'embrasse ,
 Et l'emporte à travers l'espace ,
 Dans le séjour le plus affreux
 Qu'on puisse voir de ses deux yeux.
 Ah ! quelle musique enrhumée !
 Quels cris ! quels feux ! quelle fumée !
 Jerni , nous étouffons ici.
 Qu'est-ce , dit Bourbon , que ceci ?
 O mon fils , à cette caverne ,
 Reconnoissez le triste Avere !
 Là , le fripon & l'usurier ,
 L'avare , le banqueroutier ,
 L'envieux , l'ingrat , l'hypocrite ,
 Bouillent dans la même marmite.

Le Héros parmi ces esprits ,
 Au petit pas suivoit Louis.
 Ciel ! quel est le coquin qui grille ,
 Couvert d'une sainte mandille ?
 Seroit-ce pas Jacques Clément ?
 Vraiment , oui , c'est ce garnement ,
 Que Paris comme un saint révere
 Pour avoir occis mon beau-frere.
 Ventre-saint-gris , sur ce réchaud ,
 Il doit avoir le cu bien chaud !
 Je vois un Curcur de gadoue ,
 Qui nous fait une laide moue.
 Il fut , dit Louis , autrefois
 Sur terre un des plus puissans Rois.

Ainf
 Les
 Fut
 Com
 Rem
 Qui
 In c
 C'est
 Lequ
 Tou
 Reg
 Qu'
 Il a
 C'e
 Hél
 A
 Dan
 Don
 Se
 Des
 D'o
 Et
 De
 Dé
 De
 De
 A
 A

(1)
 quel
 y déb

Ainsi l'Eternel humilie
Les Potentats dont la folie
Fut de traiter leurs Citoyens
Comme les valets font les chiens.
Remarques-tu ce cul-de-jatte
Qui s'allonge , bâille & se gratte
En certains endroits indécens ?
C'est un de nos Rois fainéans ,
Lequel ici , pour son supplice ,
Toujours veille & rêve à la Suisse,
Regarde cet homme de bien
Qu'un diabolin fesse si bien ,
Il a l'encolure d'un cuistre ,
C'est pourtant un premier Ministre.
Hélas ! mon Dieu ! que l'animal
A sa patrie a fait de mal !
Dans ce triste & sombre habitacle ,
Dont si piteux est le spectacle ,
Se trouvent aussi par milliers
Des gens qui font de vieux souliers ,
D'ennuyeux conteurs de fleurettes ,
Et des débiteurs de Gazettes :
De ces nouvellistes enfin ,
Déguenillés , mourans de faim ,
De ces hableurs passant leur vie
Dessous l'arbre de Cracovie (1).
Ah ! dit Henri tout consterné ,
Autant vaudroit n'être pas né ,

(1) Arbre du Jardin du Palais Royal , sous lequel s'assembloient des brigades de fainéans pour y débiter des mensonges.

Qu'être mis au pouvoir des diables,
Pour des bagatelles semblables;
Ou bien Dieu devoit empêcher
Les hommes de jamais pécher.
Dieu, dit Louis, sur nos offenses,
Mesure & borne ses vengeances.
Ne crois pas que. . . . mais sur ce point,
Motus. Ne nous étendons point.
Je te dirois bien quelque chose,
Que pour raison dire je n'ose,
Et qu'aisément tu comprendras,
Si tu n'es bête à vingt carats.
Soudain l'un & l'autre s'avance
Vers le séjour de l'innocence.
Ce n'est plus un lieu ténébreux:
C'en est un des plus lumineux,
Et des plus charmans que l'on voie.
La jubilation, la joie,
Et tous les plaisirs innocens
Y font litière de tout tems.
Bref, c'est un pays de cocagne,
Où Clovis avec Charlemagne,
Reposant leurs individus,
Se font des contes saugrenus.
Ià le très-sage Louis douze
Entr'eux assis sur la pelouse,
Leur en dit de Roger Bontemps,
Des meilleurs & des plus plaisans.
Son Ministre, Monsieur d'Amboise,
Qui rime si bien à framboise,
A ses pieds, plus gai que pinson,
Se chatouille l'entrefesson.

Là sont ceux qui pour la Patrie
Ne tinrent compte de leur vie ;
La Trimouille , Montmorenci ,
Clisson , de Foix , Guesclin aussi.
Jeanne d'Arc , la brave Pucelle ,
Et Bayard à côté d'icelle.
Ces bienheureux , dit saint Louis ,
Sur terre comme toi jadis ,
Ont fait mainte belle prouesse ;
En outre , ils alloient à la Messe.
Prends exemple sur eux , vas-y.
Tandis qu'il lui parloit ainsi ,
Des vieux destins l'ancien Louvre ,
A ses regards *subit* s'ouvre.
Sur un autel un gros bouquin ,
Couvert d'un méchant maroquin .
A-peu-près semblable au grimoire ,
De l'avenir contient l'histoire.
Vois , dit Louis , dans ce séjour ,
Vois ceux qui doivent naître un jour.
En voici dont la destinée
Sera paisible & fortunée.
Ceux-là dans la calamité ,
Réduits à toute extrémité ,
Sans ressource , sans sou ni maille ,
Se verront mourir sur la paille.
Ceux-ci feront des chenapans ;
Ceux-là de fort honnêtes gens.
En voici qui se feront pendre ,
Quoi qu'ils fassent pour s'en défendre.
En voilà qui l'éviteront ,
Et pourtant le mériteront.

Mais , viens , Dieu t'accorde la grace
 De lorgner ta future race.
Ecce primò , Monsieur ton fils ,
 Le treizieme du nom Louis ;
 Il ne vaudra jamais son pere ,
 Ni son successeur , je l'espere.
 Qui sont , interrompit Henri ,
 Les deux Eglisiers que voici ,
 Tenant leur morgue auprès du Trône ?
 Une garde les environne :
 L'un & l'autre a du Souverain
 Les apparences & le train.
 Ils le sont , dit Louis , sans l'être :
 En tutele ils tiennent leur maître ,
 Et (sauve la comparaison)
 Le menent comme un pauvre oison.
 Le premier , Richelieu s'appelle ,
 Des politiques le modele ;
 L'autre se nomme Mazarin ,
 De son métier grand Tabarin ,
 Et plus dangereux qu'une vipere.
 Ah ! bon jour , Colbert mon compere ,
 Tu seras moins en crédit qu'eux ;
 Mais , Dieu merci tu vaudras mieux.
 Graces à tes soins dans la France
 Les choux seront en abondance ;
 Ce qui dans la soupe est fort bon
 Avec la coenne de jambon.
 Pour le coup le voilà le Sire (1) ,
 Dont si beau doit être l'empire.

(1) Louis XIV.

Les lie
 Ne v
 Il aura
 Et dan
 Brave
 Et gala
 Il aim
 Plus q
 Après
 Qui se
 Je vois
 Jerni ,
 Turen
 Ne ser
 Catina
 Remp
 Celui
 C'est
 Qui b
 Des p
 Luxe
 Bisqu
 Vois-
 C'est
 Villab
 Tirer
 Voilà
 Que
 Nous
 Arrê
 Pour
 Ou

Les lieux qu'éclaire le soleil ,
Ne verront jamais son pareil.
Il aura la taille élégante ,
Et dansera bien la courante.
Brave il sera comme un César ,
Et galant comme un Amilcar.
Il aimera les Arts quelconques
Plus qu'aucun Prince qui soit oncques.
Après lui je vois maints Bourbons
Qui seront de preux compagnons.
Je vois le grand Condé paroître.
Jerni, quel homme ce doit être !
Turenne pourtant que voici ,
Ne sera pas moins grand que lui.
Catinat dans la même classe
Remplira dignement sa place.
Celui-ci qui dessine un plan,
C'est le Maréchal de Vauban ,
Qui bâtera des Citadelles ,
Des plus fortes & des plus belles.
Luxembourg fera diablement
Bisquer l'Anglois & l'Allemand.
Vois-tu ce vaillant Capitaine ?
C'est le rival du Prince Eugene ,
Villars, qui doit du margouillis
Tirer un jour ton petit-fils.
Voilà donc le Duc de Bourgogne ,
Que la mortifiere carogne
Nous ravira dans son printemps.
Arrête, vieille gaupe, attends.
Pour notre bien laisse-le au monde ,
Ou que le diable te confonde.

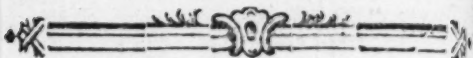
Mais, ô jours de calamité !
 Presque toute la parenté
 Tombant sous sa griffe maudite,
 Sera mise en un même gîte.
 Un pauvre petit enfant (1),
 D'icelle faible rejeton ,
 Deviendra la douce espérance
 Du Trône ébranlé de la France.
 Son peuple moult le chérira ,
 Parce qu'il le méritera.
 De ce jeune & gentil Monarque ,
 Ce Héros (2) conduira la barque ,
 Et la conduira tout des mieux ,
 Au grand regret des envieux.
 La mordicante calomnie
 Voudroit enfin noircir sa vie.
 Des autres Princes il sera
 Le Phoenix , le *nec plus ultra*.
 Quel spectacle frappe ma vue ,
 Dit Bourbon , ai-je la berlue ?
 D'Espagnols nombre de foudarts ,
 Réunis sous nos étendards ,
 Aux Germains déclarent la guerre.
 Tout change , dit Louis , sur terre.
 De l'ambitieux Charles-Quint ,
 Enfin le lignage est éteint.
 L'Espagne nous demande un maître ;
 C'est un de nos Hoirs qui va l'être.
 Philippe..... à cet objet Henri

(1) Louis XV.

(2) Philippe , Duc d'Orléans , Régent.

Saute d'aise comme un cabri.
Alte-là , beau sauteur de neige :
Qui t'a donné le privilége
De gambader en Paradis ?
Pauvre nigaud , tu t'ébaubis ,
Sans savoir ce qu'à ta lignée
Réserve Dame Destinée.
Hélas ! peut-être nos neveux
Se prendront un jour aux cheveux !
En ce moment Bourbon vit trouble
Comme un ivrogne qui voit double.
L'huis des Destins se referma ,
Et le Paradis s'éclipça.

Cependant de Titon la gouge
Au teint jaune , vermeil ou rouge ,
Montroit son petit nez friand
Vers les portes de l'Orient ;
La nuit achevant sa carrière ,
Lui tournoit son vilain derriere ,
Et les songes tristes ou gais ,
Bavards , discrets , hableurs ou vrais ,
Sur les pas de la moricaude ,
S'en alloient à notre antipode.
Finalement Monsieur Bourbon
S'éveilla frais comme un gardon.
Il parut devant son armée
Tout autre qu'à l'accoutumée.
Son front étoit plus lumineux
Que n'est celui d'un bienheureux ,
Quand il apparoît face à face
A quelqu'un en état de grace.



CHANT VIII.

Les États tristes & confus
 Etoient lors diablement camus.
 Au seul nom du Roi, les Pagnottes
 Faisoient caca dans leurs culottes.
 Mayenne, à leur tête pourtant,
 Tranche toujours de l'important.
 Au Conseil de guerre il assemble
 Les principaux Ligueurs ensemble,
 Les Lorrains, les Nemours, Brissac,
 La Châtre, Saint-Paul, Canillac,
 Avec l'Excapucin Joyeuse,
 Du troupeau la Brebis galeuse.
 Ils sont armés jusques aux dents :
 Tubieu ! comme ils font les fendans !
 Chacun d'eux, jure, crie & sacre
 Plus correctement qu'aucun fiacre,
 Quoique tout fiacre ou charretier,
 Soit grand jureur de son métier.
 Or donc, tandis que les belîtres,
 Incongrument cassent les vîtres,
 La Discorde en beau berlingo
 Paroît à leurs yeux tout de go.
Vivat, dit-elle, de la joie :
 Voici renfort qu'on vous envoie.
 Amis, prenez la balle au bond :
 Jouez des couteaux tout de bon.

D'Aumale , tête sans cervelle ,
Enchanté de cette nouvelle ,
Trend sès deux jambes à son cou
Et court..... Voltaire ne dit où :
Ce fut , je crois , dans la campagne.
Il vit ce secours de l'Espagne ,
Depuis si long-temps demandé ,
Depuis si long-temps retardé.
Mayenne sur sa haridele ,
Vole vers eux à tire d'aile ;
Ou plutôt à tire de nerf ,
Aussi diligemment qu'un cerf.

Près de ces lieux où nos Monarques
Vont gîter quand il plaît aux Parques ;
Où l'on voit un si beau trésor
De breloques de similor ;
Où de tartes & de talmouses
On se batbouille les frimouses :
Près de saint Denis en un mot ,
Des Espagnols paroissoit l'Ost.
Leurs harnois , leurs fers , leurs rondelles
Etoient plus brillans que chandelles ,
Si que les yeux on en clignoit ,
Quand fixement on les bayoit.
Le peuple au-devant vient en foule ,
Qui des Porcherons , qui du Roule ,
Qui de la Cité , qui d'ailleurs ,
Pour voir ces braves batailleurs :
D'Egmont paroissoit à leur tête ,
Piaffant comme un fils de fête.
Son géniteur eut le méchef

De se voir abattre le chef
 Sur un échafaud à Bruxelles ,
 Pour être entré dans la querelle
 Du Flamand son concitoyen ,
 Opprimé par l'Ibérien.
 Ce fils , qui ne méritoit guere
 D'être issu d'un si digne pere ,
 Accabla son pays de maux ,
 Et vint au secours des Badauds.
 Sa Majesté le Roi Philippe ,
 (Dont le souvenir me constipe ,
 Bien loin que j'en sois dévoyé ,)
 A Paris l'avoit envoyé
 Remettre le cœur à Mayenne ,
 Lequel étoit en grande peine :
 Et Mayenne , avec tel renfort ,
 Crut bonnement être assez fort
 Pour frotter le Roi de Navarre ;
 Mais tarrare , pon pon , tarrare ;
 Le pauvre nigaud qu'il étoit ,
 Sur ce sans son hôte comptoit.

Aux bords de l'Iton & de l'Eure ,
 Dont le poisson se mange au beurre ,
 Et à toute autre sauce aussi ,
 Est un paysage fleuri ,
 Où , grace aux soins de la nature ,
 Les chardons viennent sans culture ;
 Ce qui fait que par-tout ailleurs
 Il n'est pas de baudets meilleurs.
 Les bourgeois de ce lieu champêtre
 En paix leurs bêtes menoient paître .

Et jouant du tambourinet ,
Prenoient le tems comme il venoit.
Soudain la double armée arrive
Sur cette tant charmante rive.
Les eaux de l'Eure & de l'Iton
De peur en eurent le frisson :
Les Bergers bagage plierent
Et dans les buissons se mucherent ;
Leurs femmes en firent autant ,
Leurs génitures emportant.
Hôtes de ces lieux pleins de charmes ,
Qui n'aimez point le bruit des armes ,
N'imputez point au Roi Henri ,
Ce mal plaisant charivari :
Il ne l'aima pas plus qu'un autre ;
S'il combat , c'est pour le bien vôtre.
Laissez-le faire , & vous verrez
Comment vous vous en trouverez.
Sur une jument plus fringante
Que ne fut oncques rossinante ,
Bourbon galopant au grand trot ,
Parcourt tous les rangs de son Ost.
On voyoit près de sa personne
Les mignons chéris de Bellone ;
Monsieur d'Aumont , qui sous cinq Rois
Avoit endossé le harnois ;
Biron de qui la renommée
Fleuroit comme baume à l'armée ,
Et son jeune fils qui depuis.
Mais ne troublons pas l'eau du puits.
Sulli , Nangis , Crillon le brave ,
Tous trois sableurs de vin de Grave ,

Anti-Ligueurs déterminés ,
 Et fameux abatteurs de nés.
 Henri Vicomte de Turenne
 Qui , depuis d'une Souveraine (1)
 Eut l'heur de manier à nu
 Le corps blanquet , lisse & dodu.
 Au milieu d'eux , comme un saint George ,
 Le galant Essex se rengorge :
 Son casque brilloit de carats ,
 Pour la valeur de trois ducats ,
 Riche présent dont sa Princesse
 Avoit honoré sa tendresse.
 Plus loin , soit d'aval ou d'amont ,
 On voit la Trimouille & Clermont ,
 Le malheureux Nesle & Feuquieres
 Avec le chanceux Lesdiguières ;
 Et d'Ailly pour qui ce jour fut
 Un jour qui bien fort lui déplut.
 Tous ces vivans brûlant de mordre ,
 Près du Roi rangés en bel ordre ,
 Aspiroient après le signal ,
 Afin de commencer le bal.
 Mayenne , en cet instant critique ,
 Avoit un tantin la colique.
 Sans doute il sentoît son malheur ;
 Mais contre fortune bon cœur :
 Il se chatouille le beau Sire ,
 Comme on dit , pour se faire rire ,
 Et fait à l'ennemi l'affront

(1) Charlotte de la March , Princesse de Sedan.

De lui montrer saint Jean le Rond ;
Id est , son gros vilain postere ,
Acte digne de vitupere.
D'Egmont cependant trépignoit ,
Et de rage ses doigts rongeoit ,
Jurant un peu plus que mordienne
Contre la lenteur de Mayenne.

Tel un jeune & fringant roussin
Que le maquignon tient en main ,
Sentant la jument pouliniere ,
Bat du pied , leve la ciniere ,
Et contre son frein se roidit ,
Et d'impatience bondit.

Tel d'Egmont , & plus vif encore
Que cette fougueuse pécore ,
Brûle d'exercer son damas
Sur quelque tête ou quelque bras.
Il ne fait pas que la Camarde ,
Poire molle point ne lui garde ,
Et que , dans les plaines d'Ivri ,
Ce fera bientôt fait de lui.

Vers les Ligueurs enfin s'approche
Bourbon au menton de galoche ;
Et, s'adressant à ses soudarts ,
Bons compagnons & grands paillards :
» Vous êtes tretous nés en France ,
» Graces à la Toute-puissance ,
» Et j'ai l'heur d'être votre Roi ;
» Voilà l'ennemi, suivez-moi :
» Sur-tout donnez-vous bien de garde
» De perdre des yeux ma cocarde :

» Ventre-saint-gris, on la verra
» Dans les lieux où chaud il fera ! »

A cette guerriere harangue ,
Qui n'usa pas beaucoup sa langue ,
Et partant ne fit point bâiller ,
Chacun grille de chamailler.
Il pique des deux sa cavale ,
Faisant une oraison mentale.
Lors s'élancent en même-tems
Des deux partis les combattans.
Ainsi l'on voit de fiers boudogues
Avec des yeux ardents & rogues
L'un contre l'autre se ruer ,
Et de la dent s'évertuer.
A coups de mousquets & de brettes ,
Et non à coups de bayonnettes ,
Qui d'usage encor n'étoient pas ,
Force soudarts sont mis à bas.
Avec sa faux de malencontre ,
La vilaine par-tout se montre.
Le frere est par le frere occis ,
Et le pere l'est par le fils.
A travers les feux & les flammes ,
Au milieu des tranchantes lames ,
Sur les mourans , sur les blessés ,
Sur quantité de trépassés ,
Le preux Henri pousse sa roffe ,
Aussi fier qu'un bourgeois d'Ecosse.
Mornay , plus vîte que le pas ,
Le suit & ne le quitte pas.
Ainsi jadis de Télémaque ,

Dauphin du Royaume d'Itaque ,
Mentor suivoit le beau destin ;
Ainsi saint Roch & son mâtin ,
Grands amis en ce monde nôtre ,
Ne trimoient jamais l'un sans l'autre.
Mornay donc aux trouffes du Roi
Fait trotter son vieux palefroi ,
Et pare avec sa colismarde
Les coups qu'à son maître l'on darde ;
Mais le bon Seigneur ne veut pas
De sang humain souiller son bras.

Déjà Nemours fuyant Turenne ,
Suivi des siens , gaignoit la plaine ;
Et devant le brave d'Ailly
Les Ligueurs détaloiént aussi.
Soudain un jeune Mousquetaire ,
Autant brave que téméraire ,
Sur l'œil enfonçant son bonnet ,
Dans sa course l'arrêta net.
Lors l'un sur l'autre ils s'abandonnent ,
Et Dieu fait comme ils espadonnent :
Plusieurs estocades de poids
Font maintes breches à leurs pavois ;
Plusieurs leur frisent les oreilles ;
Ils les esquivent à merveilles.
Leurs flamberges , à deux fendans ,
Ont déjà quantité de dents :
Avec tant d'ardeur ils remuent ,
Que comme des porcs ils en suent.
A la parfin d'Ailly le vieux
Détache un coup si furieux

Sur les vertebres du jeune homme,
 Qu'il l'étend par terre & l'affomme.
 Par sa chûte son bonnet choir,
 Si qu'à découvert on le voit.
 D'Ailly le baise à son visage.
 O désespoir ! ô cris ! ô rage !
 Le quidam qu'à mort il a mis,
 Hélas ! mon Dieu ! c'est son cher fils.
 Il veut de cette même brette
 Donner de l'air à sa lnette,
 C'est-à-dire , se dépêcher ;
 On a soin de l'en empêcher.
 Le beau coup que je viens de faire,
 Ce dit-il , se prenant à braire ;
 Je ne verrai plus mon fanfan !
 Quittons ces lieux , allons nous-en ;
 Et je veux bien qu'on me bistourne,
 Si jamais ici je retourne.

Mais , quoi ! quel bruit ! quel cliquetis !
 Quel tapage ! quel abattis !
 Tous les Ligueurs prennent la fuite.
 Qui diable les mene si vite ?
 C'est Biton le gentil cadet ,
 Qui pique après eux son bide.

Arrête , dit d'Aumale , arrête ;
 Alte à la queue , alte à la tête....
 De par Mahom , où courez-vous ?
 Etes-vous donc devenus fous ?
 Vous , fuir ! vous soudarts de Mayenne !
 Allons , point de foiblesse humaine.

Suivez

Suivez
 A tra
 Lors E
 Et Sain
 Raffen
 Un no
 L'on f
 Biton
 En va
 Il voi
 Et , p
 Clerm
 Lui-t
 Alloi
 C'éte
 Que
 Bien
 Sut
 Il le
 Dou
 No
 Te
 Ma
 Air
 A
 Bi
 Pa
 T
 F
 D
 F
 C

Suivez d'Aumale , ventrebleu ,
A travers la flamme & le feu.
Lors Beauveau , suivi de Fosseuse ,
Et Saint-Paul du moine Joyeuse ,
Rassemble sous ses étendards
Un nombre infini de pendants.
L'on se chamaille de plus belle.
Biron ne bat plus que d'une aîle ;
En vain il soutient le torrent ;
Il voit Parabere expirant ;
Et , parmi les morts pêle-mêle ,
Clermont , Feuquiere , Angenne , Nefle.
Lui-même de coups transpercé ,
Alloit être fait trépassé....
C'étoit ainsi , mon brave Sire ,
Que tu devois te faire occire ;
Bientôt le compere Bourbon
Sur tout ce que risquoit Biron.
Il le chérissoit , non en Prince
Dont l'amitié souvent est mince ;
Non en Potentat , non en Roi ,
Tenant toujours son quant à moi ;
Mais en ami tendre & sincere ,
Ainsi qu'un Souverain n'est guere.
A grande erre il trotte vers lui.
Bien à point te vint tel appui ,
Pauvre Biron , car la Camarde
T'alloit d'un coup de hallebarde
Flanquer dans le triste manoir
De Pluton au visage noir.
Henri fait dans cette escarmouche
Quantité d'abreuvoirs à mouche ,

Et sauve Biron du trépas :
 Puisse-t-il ne l'oublier pas !

Soudain la Discorde assassine
 Sonnant sa terrible buccine ,
 Souffle aux Ligueurs de son poison ,
 Non pour un peu , mais à foison ,
 Monsieur le Chevalier d'Aumale ,
 Cadet à la patte brutale ,
 Par ces fanfares animé ,
 Ou , si l'on veut , envenimé ,
 Contre le Roi Henri se rue .
 Des Ligueurs vient une cohue
 Qui lui souffle au poil de très-près .
 Tels les brifauts dans les forêts ,
 Excités par le cor-de-chasse ,
 Tiennent au cu d'un loup vorace ,
 Et malgré lui , malgré ses dents ,
 Vont toujours leur train se mordant .
 De même le preux Henri quatre ,
 Lequel est bien las de se battre ,
 Est assailli de toutes parts
 Par deux ou trois mille Houffards .
 Saint Louis , du Louvre céleste ,
 Voyant son péril manifeste ,
 Le rend si fort , que feu Samson
 N'étoit rien en comparaison .
 Quel carnage , Vierge Marie !
 Qu'il fit une horrible tuerie !
 Tandis qu'il exerçoit son bras
 A mettre des membres à bas ,
 Egmont , hardi comme un Pandoure ,

Se fiant trop à sa bravoure ,
Osa provoquer son courroux ;
Acte assurément des plus fous.

C'est avec moi , dit-il , compere ,
Qu'il faut jouer du cimenterre.
Comme il lui faisoit tel défi ,
D'un visage d'orgueil bouffi ,
Adonc la foudre de Diey gronde ,
Dont tremble la machine ronde.
Il crut sottement , le benêt ,
Qu'en sa faveur le Ciel tonnoit.
A Bourbon un coup il assene ,
Lequel effleure sa bedaine :
On voit sortir sur le champ
Environ plein un dez de sang.
Le Roi voyant sa peau rougie
De cette grande hémorrhagie ,
Se jette sur son ennemi ,
Chamaillant en diable & demi.
Il fait si bien qu'il le renverse ,
Et de sa lame lui traverse
Le ventricule ; & par ce trou
Son ame fut je ne sais où.
De l'Espagnol , cette nouvelle
Démonte aussi-tôt la cervelle.
Chefs & Soudarts, chacun s'enfuit :
Le Ligneur effrayé les suit.
Toute l'armée est en déroute ,
Au diable qui lors a la goutte.
Le fleuve d'Eure en avala
Si tant qu'il en dégoûilla.

Mayenne en cette triste affaire
Ne perd point la judiciaire.
D'Aumale est près de lui rimant
Les gros mots scandaleusement.
Tout est flambé , mon Capitaine ,
Dit-il , notre perte est certaine.
Ventrebleu , mourons.... Animal ,
Le remede est pis que le mal ,
Lui répond son cousin Mayenne ,
C'est de l'onguent miton mitaine.
Crois-moi , vivons jusqu'à la fin :
Va plutôt avec Boisdauphin ,
De nos gens épars vite & presté ,
Rassembler le peu qui nous reste ;
Et courons avec ces débris
Nous claquemurer dans Patis.
Cela dit , vers Lutece il tire ,
Sans que d'Aumale ose rien dire.
Cependant le Ligueur vaincu
Du Roi vainqueur baisoit le cu :
Hoc est , implorait la clémence
Dans la plus humble contenance.
Henri de son œil chasteux ,
Lui jette un regard gracieux.
Ne crains rien , dit-il , de mon ire :
Sois libre : mais choisis un Sire
Entre le sieur Mayenne & moi :
Sans barguigner , explique-toi.
A ces mots chacun se déclare
En faveur du Roi de Navarre :
Pour seul maître on le reconnoît.
On jette en l'air toque & bonnet :

On chante, on danse, on fait ripaille,
On met sur cu maintes futailles.
La courriere des vérités,
Tout ainsi que des faussetés;
La Dame aux cent petits yeux louches,
Aux cent oreilles, aux cent bouches,
Annonçoit à cor & à cri
Les exploits du papa Henri.
Le bruit en donna la colique
Au sacré Chef Apostolique:
L'Espagne fort s'en affligea,
Et le Nord moult s'en gobergea.

O Badauds ! ô Ligueurs ! ô Prêtres !
O Porte-soutanes ! ô traîtres !
Vqus fûtes en foule aux saints lieux
Offrir vos inutiles vœux !
Mayenne, plein d'espoir encore,
Au peuple la pilule dore:
Il a beau faire, il ne sauroit
De ses malheurs faire un secret.
La Discorde en frémit de rage.
Verrai-je périr mon ouvrage,
Se dit-elle, & sera-t-il dit
Que j'ai fait du mal à crédit !
Verrai-je Bourbon Roi de France;
En dépit de ma révérence ?
Maugrebleu, rendons-le amoureux
De quelque femelle aux beaux yeux.
Elle dit, & soudain s'envole
Dans une vieille cariole,
Et va de ce pas au séjour
Des doux Plaisirs & de l'Amour.



CHANT IX.

SUR les bords heureux d'Italie,
Lieux plus charmans que l'Italie,
Est un Palais fort respecté
A cause de sa vétusté.
Là, les campagnes, les prairies,
Sont éternellement fleuries :
On y mange en toutes saisons
Des petits pois & des melons ;
Force gibier, force marée,
Et autre semblable denrée.
De plus, en ce joli séjour
Il est Dimanche chaque jour.
Monseigneur le Duc de Cythere
Y fait sa demeure ordinaire,
Ayant sans cesse à ses côtés
Un Régiment de voluptés.
Rien n'est plus riant que son temple,
Lorsque de loin on le contemple ;
Mais, malheur aux yeux indiscrets
Qui s'en approchent de trop près.
Ce n'est plus qu'un affreux spectacle,
Qu'un triste & funeste habitacle,
Des plaintes, des soins, des soucis,
Et de tous les maux réunis.
La sombre & maigre Jalousie,
A la face pâle & moisie,

L'air inquiet, donne la main
Au soupçon son frere germain.
La Haine & sa sœur la Colere,
Chacun au poing une rapiere,
La précédent en blasphémant,
Et reniant horriblement.
La Malice, d'un ris perfide,
Flatte cette race homicide.
Le Remords, pleurant comme un veau,
Les suit, se torchant le museau.

C'est-là qu'Amour fait tant des siennes
Contre les Chrétiens & Chrétiennes :
C'est-là que ce fils de putain,
Vrai crocodile, vrai lutin,
Exerce ses poignantes fleches
Sur les cœurs tendres ou revêches.
Avec ses freres, le paillard
Jouoit lors à Colin-maillard.
Soudain la Déesse Discorde
L'échine ceinte d'une corde,
De deux grossissimes serpens,
Longs de six pieds & trois emfans,
Pénètre jusqu'au sanctuaire
De ce petit Dieu volontaire.
A quoi diable t'amuses-tu,
Lui dit-elle, cogne-fétu ?
Ignorez-tu qu'un certain brave,
Chez les François tous deux nous brave;
Qu'il te traite de mirmidon,
Et se moque de ton brandon :
Qu'il me traite, moi, de carogne,

Plus puante qu'une charogne.
De par Dieu, mes naseaux sont nets;
Et ne sont rien moins que punais!
Et je soutiens que mon halcine
Exhale odeur de marjolaine;
Je crois que mon gouffet aussi
N'a rien qui sente le ranci.
D'où diable donc veut-il, l'infâme,
Que puisse puer une femme?
Mais ce n'est point là le grief
Qui le plus me brouille le chef.
Ce Paladin, ce méchant homme,
Que Henri quatrieme on nomme,
Veut me couper la jupe au cu.
Mon frere, le souffriras-tu?
Lance-lui dans le diaphragme
De tes feux au moins une dragme:
Que sous tes chaînes le vaurien
Gémisse comme un Galérien;
Qu'aux pieds de quelque Martingale,
Ainsi qu'Hercule à ceux d'Omphale,
Le pleutre fasse le calin,
Et file du chanvre ou du lin,
Qu'aux trousses d'uneourgandine
Par monts & par vaux il chemine,
Comme fit Antoine autrefois,
Laisant un très-beau bien bourgeois,
Pour courir la calambredaine
Avec sa belle Egyptienne.
Va, mon frere, va mon mignon,
Perfore-le jusqu'au rognon;
Et que, de ce Jean de Nivelles,

Chant neuvieme. 105

Ton poison gâte la cervelle.
Ainsi la falope parloit,
Et ses yeux de dogue rouloit.

L'Amour cependant se dodine
Dans un beau fauteuil d'étamine,
D'un coup de tête répondant,
Comme feroit un Président.
Bref, il prend ses fleches dorées,
Par la pointe bien acérées ;
Puis fendant le Ciel crystallin,
Vers la France il vole soudain.
Il fixe en allant ses prunelles
Sur les châteaux des Dardanelles,
Voisins du pays Phrygien,
Que ses feux ont réduit à rien.
Il voit Venise & la Sicile,
Les gouffres de Carybde & de Scyle ;
J'avois oublié l'Archipel :
Il voit aussi le mont Gibel.
Il voit d'un côté l'Italie,
Et de l'autre la Barbarie ;
Et puis la moderne Sidon,
Où vécut la Reine Didon.
Ensuite à grand'erre il avance,
Et passe les champs de Provence.
Près de l'Eure il découvre Anet.
Ah ! le charmant séjour que c'est.
C'est là qu'une gente femelle (1),
Au beau cuir, à belle mamelle,

(1) Diane de Poitiers.

Avec Henri deux , ce dit-on ,
 Secouoit jupe & hoqueton.
 Enfin le seigneur de Cythere ,
 Auprès d'Ivry met pied à terre.
 Le Roi, prêt d'aller autre part ,
 Braconnoit avant son départ.
 Mille jeunes fauteurs de haie ,
 De grand appétit , d'humeur gaie ,
 Arpentoient avec lui les champs ,
 Prenant cailles aux chiens couchans.
 Le fils de madame Cyprine
 Se gratte le bas de l'échine ,
 En voyant le Papa Bourbon
 Exercer ainsi le jambon ;
 Il huche la brigade folle ,
 Des prisonniers du vieux Eole.
 Soudain des nuages épais
 Rendent le Ciel d'un beau noir geais.
 On entend gronder sur sa tête
 Le précurseur de la tempête :
 Les éclairs à maints bons Bourgeois
 Font faire maints signes de croix.
 Un diable de vent de balerne
 Souffle au cu des gens , & les berne.
 Il pleut tant , qu'on n'a jamais vu
 Depuis Noé pleuvoir plus dru.

Henri , sans guêtres , sans capotte ,
 Patrouille tout seul dans la crotte.
 Alors Monseigneur Cupidon ,
 Secouant son fatal brandon ,
 Par une lueur imprévue ,

Du Monarque frappe la vue.
Le pauvre, sans songer à mal,
Suit à tout hasard le fanal;
Comme quelquefois il arrive,
Ou peut arriver que l'on suive,
En voyageant, ces feux follets,
Qui sont, je crois, des farfadets,
Et sont aux gens, tête première,
Faire le saut dans la rivière.
Depuis peu de jours en ces lieux,
Un jeune tendron, aux beaux yeux,
Dans un vieux manoir de campagne,
Faisoit des châteaux en Espagne.
Elle attendoit son géniteur,
Qui, du grand Henri serviteur,
Occupoit, je ne sais quel grade
Dans un Régiment de salade.
De ce jeune & joli tendron
D'Estrée étoit le propre nom.
Du beau Pâris la gourgandine
N'eut jamais aussi bonne mine;
Et celle qu'on prit pour Vénus,
Sur les bords du fleuve Cydnus,
La sœur du grand Roi Ptolomée,
Pour sa beauté tant renommée,
Auprès d'elle en comparaison,
N'eût été qu'un petit chiffon.
Elle étoit dans cet âge tendre
Où toute femme est bonne à prendre;
Son cœur étoit tout neuf encor
Et valoit bien dix louis d'or.
Le fils de Dame Cythérée,

Qui veut surprendre la d'Estrée ,
D'un enfant emprunte les traits ,
Et sans flambeau , carquois ni traits ,
Vient lui parler en cette sorte :
On a vu , dit-il , à la porte ,
Mouillé , crotté jusques au cu ,
Celui qui Mayenne a vaincu :
C'est un vivant de belle garbe ,
Portant moustache à croc & barbe ,
Avec un demi-pied de nez
En corbin des mieux contournés.
A la séduisante peinture
De cette agréable figure ,
Entre autre chose à la longueur
De ce nez de législateur ,
La belle de plaisir se gratte :
Elle se requinque à la hâte ,
Met ses souliers de maroquin ,
Endosse son beau casaquin ,
Prend ses manchettes à dentelle ,
Et ses bas gris de filosofelle ,
Et puis , calamistrée ainsi ,
Elle vole au-devant de lui.
Comme les yeux il écarquille ,
En voyant femme si gentille !
La peste ! qu'il est enchanté
De s'être à tel prix tant crotté.
Bon jour , Sire , ce lui dit-elle.
Bon jour , ce répond-il , la belle :
Vous portez-vous bien aujourd'hui ?
Oui , Sire , assez-bien , Dieu merci.
J'en ai certe une joie extrême.

Pour moi ce n'en est pas de même ;
 Car j'ai tant & si fort couru ,
 Que je suis diablement recru ;
 Mais, quand j'aurai dormi, j'espère
 Que je ne m'en sentirai guere.
 Ainsi tous deux s'entretenant ,
 Et sous l'aisselle se tenant ,
 A la maison ils arriverent ,
 Où tête-à-tête ils se gaverent
 D'une très-ample soupe aux choux ,
 Ce que Henri trouva bien doux ;
 Car c'étoit , dit-on , le potage
 Lequel il aimoit davantage :
 Aussi le Sire tant en prit ,
 Qu'il fut sur le pot toute nuit ,
 D'une terrible diarrhée :
 Par bonheur pour lui la d'Estrée ,
 Entendant le bruit que faisoit
 Son intestin qui se vidoit ,
 Hucha sa grosse chambrière ,
 Qui fut lui donner un clystère ,
 Dont il se trouva le matin
 Gai comme Pierrot , & très-sain.

Cependant l'Amour leur ébreche
 Le cœur d'un même coup de fleche.
 Ils sont tous deux amoureux fous ,
 Ni plus ni moins que des matous :
 Bref, ils sont unis l'un à l'autre
 Comme deux grains de patenôtre ,
 Ou , si le terme n'est trop cru ,
 Comme la chemise & le cu.

Quelquefois pourtant en son ame,
Henri donne au diable la Dame,
Brûlant de retourner au camp ;
Mais , ainsi qu'un homme au carcan,
Le petit Dieu , trouble cervelle
Le retient aux chausses d'icelle.
Tandis donc qu'il passe en ces lieux
Son tems à faire les doux yeux,
A le chercher chacun s'empresse:
Ses souldarts font battre la caisse ,
Promettant de rémunérer
Ceux qui pourront le déterrer.

Saint Louis, son archi-grand-pere,
Que sa conduite désespere,
A son secours envoie enfin
Du Paradis un Séraphin.
Il fut chercher un homme probe,
Non sous cette casarde robe,
Qui cache tant de fainéans
Révérés par les innocens.
Il le chercha sur cette terre ,
Où de Henri les gens de guerre ,
En l'attendant sabloient leur vin
A la santé de Jean Calvin.
Le bon Ange rend son message
Au sieur Mornay, comme au plus sage;
Car il l'étoit plus que Platon,
Marc-Aurel & Monsieur Caton.
Ma foi, c'étoit un honnête homme ,
N'en déplaise aux cagots de Rome ,
Qui valoit au moins cent ducats ,

Chant neuvieme. I I I

Quoique de la vache à Colas.
Il avoit l'ame franche & ronde ,
Plus que qui que ce fût au monde ;
Rare & sublime qualité
En un homme de qualité !
En outre , il savoit très-bien lire ,
Tailler des plumes & écrire :
Il haïssoit les Courtisans ,
Les Maltotiers & Partisans ,
Les Gourgandines & le reste ,
Autant que la lepre ou la peste.
Conduit par cet Ange de Dieu ,
Mornay part & vole en ce lieu ,
Où Bourbon auprès de sa mie
A ses dettes ne songe mie ,
Ce qui certe n'est beau ni bien
Pour une personne de bien :
Mais à cela que peut il faire ?
Las ! il est pris le pauvre haire ;
Et ses yeux sont si fascinés ,
Qu'il y voit moins long que son nez.
L'Amour découvre avec colere
Mornay le prudent émissaire ;
Il lui lance sur le jabot
Un effroyable javelot ,
Qui contre sa jacque de maille
Se brise comme un brin de paille.

Au fond d'un jardin potager ,
(Non , c'étoit au fond d'un verger)
Sur un gazon de verdurette ,
D'Elfrée , avec Henri seulette ,

Jouoit à mille jeux divers ,
Et bayoit la feuille à l'envers.
De petits Amours une bande
Dançoit auprès la sarabande ,
Et leur faisant maints tours malins ,
Rioient comme des Gobelins.
Tandis qu'ainsi Bourbon en joie ,
Prend la grande & la petite oie ,
Là Discorde vole à Paris
Rassembler tous ses ennemis.
Enfin il voit son cher Pilade ,
Qui derriere une palissade
Se glissoit comme un écureuil :
Il rougit jusqu'au blanc de l'œil.
L'un de l'autre en cette occurence ,
Ils sembloient craindre la présence.
Mornay l'aborde tristement ,
Sans lui faire aucun compliment.
Bourbon , en homme de génie ,
Sent ce que cela signifie.
Foin de l'amour ! dit-il , ami ,
Ma foi , je m'étois endormi
Comme un Jean.... dans cette demeure.
Décampons-en & tout-à-l'heure.
La belle vient d'aller piffer ,
Profitions , pour nous éclipser ,
Du temps que nous laisse la cagne ,
Et presse gagnons la campagne.
Optimé , s'écria Mornay ,
C'est agir en homme bien né :
L'amour est une bonne chose ,
Quand on en prend légère dose :

Mais en prendre plus que son saou
Franchement c'est être trop fou.
Il dit ; & le Roi de Navarre
A faire gille se prépare.
La d'Estrée apprend le complot
Par son valet Pierre ou Guillot.
Il me fuit donc , le gripe-fauce ,
Et compagnie ainsi me fausse !
S'écria-t-elle , en s'arrachant
Les cheveux , & l'œil se pochant ,
Se meurtrissant toute la face
Et son teton en calcasse.
Ah ! si la mort je ne craignois ,
Tout-à-l'heure je me pendrois.
Tandis que cette pauvre amante
En cette sorte se lamente ,
Mornay , plus ferme qu'un recors ,
Tient Bourbon par le juste-au-corps ,
Et lui fait jusqu'à perdre haleine
Jouer du jarrat dans la plaine.
La vertu trime devant eux ;
Et le petit Dieu mau-piteux ,
Amour , avec sa courte honte ,
Reprend le chemin d'Amathonte.



CHANT X.

LE temps qu'avoit perdu Henri
A faire l'amoureux transi ,
Avoit laissé reprendre haleine
Aux Ligueurs , ainsi qu'à Mayenne ;
D'un nouvel espoir enivré ,
Le peuple à la joie est livré.
Mais bientôt , cet espoir frivole
Avec leur courage s'envole.
Bourbon que rien n'arrête , accourt ,
Et l'on vit , pour le couper court ,
Du haut des tours de Notre-Dame ,
Encor briller son oriflamme.
Il reparut au même lieu ,
Où le Saint envoyé de Dieu ,
Saint Louis, son archi-grand-pere ,
Lui fit rengainer sa rapiere.
Déjà ses foudarts par leurs cris
Jettent l'alarme dans Paris.
Les Ligueurs , auprès de Mayenne ,
Tremblent tous la fièvre quatorzaine.
Le Chevalier d'Aumale adonc
Leur dit : Maugrebleu , qu'est-ce donc ?
Vous qui faisiez tant les bravaches ,
N'êtes-vous plus que des gravaches ?
Il est bien temps de nous cacher ,
Quand l'ennemi vient nous chercher

Mordienne ! qui m'aime me suive ;
Allons faire une tentative ;
Et sans faire ici les cagnards ,
Abandonnons murs & remparts.
Vous qui m'oyez , fiers anspessades ,
Vos chefs feront vos palissades.
A ces mots , les Ligueurs lui font
La moue , & pas un ne répond.
Eh bien ! poursuit-il en colere ,
Allez donc vous faire lanlere.
Si vous tremblez pour vos pourpoints ,
J'irai tout seul jouer des poings.
Lors , plein de l'ardeur qui l'emporte ,
Le gars se fait ouvrir la porte.

Devant ses pas marche un Héraut ,
Criant d'un ton fier & fort haut :
Quiconque veut se faire moudre ,
Et veut avec nous en découdre ,
Qu'en ces lieux il vienne à l'instant ,
Monseigneur d'Aumale l'attend.
A ces mots , chaque chef desire
De ferrailler contre le Sire.
Chacun pour prix de sa valeur
Méritoit bien un tel honneur.
Mais Henri préféra Turenne.
Prends ce sabre à manche d'ebene ,
Lui dit-il , & du fanfaron ,
Va me couper un paturon.
Soudain à ce brave Gendarme ,
Bourbon fait présent de son arme.
Soit , mon Prince , je remplirai

Votre attente , ou je ne pourrai ,
Répondit Monsieur de Turenne.
Puis du Roi baissant la miraine ,
Vers d'Aumale il vole aussi tôt ,
Et jusqu'à lui ne fait qu'un saut.
Le peuple & toute la moinaille
De Paris bordent la muraille.
Les foudarts du brave Henri
Sont en rang d'oignon près de lui ;
Chacun au Ciel ses vœux adresse
Pour le Héros qui l'intéresse.
Cependant des nuages gris
Couvroient la ville de Paris.
Tout-à-coup quatre esprits funebres (1) ,
Vomis du séjour des ténèbres ,
De d'Aumale , leur bon ami ,
Veulent épouser le parti.

Au moment même un Ange arrive ,
Tenant en main blanche d'olive ,
Et sous l'athmosphère branlant ,
Un grand Malcus étincelant.
A l'aspect de cette alumelle
Des monstres l'horrible séquelle
Fuit , & va se remettre aux fers
Dans les noirs cachots des Enfers.
Lors Bourbon ouvrant la barrière ,
Les preux entrent dans la carrière ;
Leur bras n'est point chargé du poids

(1) Le Fanatisme ; la Discorde , la Politique
& le Démon des Combats.

D'un incommode & lourd pavois.
Ils sont armés à la légère,
Et n'ont en main qu'un cimeterre.
Bref, Henri sur sa caisse bat,
Et l'on commence le combat.
Quels fiers escrimeurs! Sainte Vierge!
Comme ils font jouer la flamberge!
Quel feu! quelle dextérité!
Que de force & de fermeté!
O mon Dieu, les jolis Gendarmes!
Onc maître ne fit mieux des armes.
D'Aumale est plus impétueux,
Plus ardent & plus furieux.
Turenne, modérant sa bile,
Est plus tranquille & plus habile;
Sur ses ergots bien affermi,
Il fatigue son ennemi,
Tant qu'à la fin au téméraire
Il évente la jugulaire.
D'Aumale tombe, & de l'enfer
On entend cette voix de fer:
» Tout est flambé; la Ligue est morte;
» Le parti de Bourbon l'emporte ».
Le peuple y répond par des cris
Qu'on oit par-delà Saint Denis.
D'Aumale étendu sur l'arène,
Ose encore morguer Turenne;
Il veut jurer & ne peut plus,
Quia vox hæsit faucibus.
Vers Paris la paupière il leve,
Et faisant un hoquet, il creve.

Ainsi , pauvre Mayenne , hélas !
Tu vis trépasser ton soulas.

Cependant , par la fausse-porte ,
Feu Monsieur d'Aumale on rapporte,
Miséricorde ! comme il est !
Qu'il est méconnoissable & laid !
Sa face de sang est couverte ;
Et sa grande gueule entr'ouverte
Cause telle peur aux Badauds ,
Qu'ils en frissonnent jusqu'aux os.
Mais de bien pis on les menace ;
On veut prendre d'assaut la place.
Heureusement pour les ingrats ,
De cet avis Bourbon n'est pas.
Sans coup fêrir le brave Sire
Compte par blocus les réduire ;
Et que le besoin de manger
Les fera de note changer.
Enfin , la Ville est investie ;
Toute entrée & toute sortie
Sont interdites désormais ;
Ils s'en gaussent les truands ; mais
Quand ils n'auront plus de quoi frire,
Point ne seront d'humeur de rire.
En effet , les vivres cessant ,
Et la grande faim les pressant ,
Les dents d'un chacun s'allongerent ;
Petits & grands , merci crierent.
Le riche alloit tendant la main
Comme un gueux pour un peu de pain.

Le Sous-frippon (1) crioit famine,
Léchant les plats dans sa cuisine.
Ce n'étoit plus ces grands festins,
Ces jeux, ces plaisirs clandestins,
Ces passe-tems de toute espece
Qu'ils se donnoient pour de l'espece.
On les trouvoit quelquefois morts,
Oumourans sur leurs coffres forts.
Là toute une famille entiere
Dans la rage meurt de misere.
Ici, pour un tronçon de choux,
Les gens s'entr'affomment de coups.
Mais, ce qu'on aura peine à croire,
Quoique la chose soit notoire,
Des ossemens de trépassés (2),
Pulvérisés & concassés,
Les malheureux s'alimenterent,
Et leurs peres les substantèrent.
Cependant les bons Eglisiers,
Religieux & Séculiers,
Contens comme des rats en paille,
Faisoient dévotement ripaille. (3)

Ils encourageoient les Badauds
A souffrir constamment leurs maux,

(1) Le Sous-Fermier.

(2) L'Ambassadeur d'Espagne donna ce conseil.

(3) On trouva dans plusieurs Couvens, & entr'autres chez les très-Révérends Peres Capucins, toutes sortes de provisions de bouche pour plus d'un an.

Et leur promettoient chere lie
Quand ils seroient en l'autre vie.
Ils leur prédisoient que bientôt
Ce seroit fait du Huguenot. (1)
Las , par ces promesses stériles ,
Ils enjoloient les imbécilles.
Paris nourrissoit dans son sein
Des treize Cantons un essain ;
Peuple avare qui sacrifie
A l'argent son sang & sa vie.
Adonc les Suisses & Grisons
Assiégent toutes les maisons ;
Non pour forcer femmes ou filles ,
Comme font souvent les soudrilles :
Ils avoient trop faim , les goulus ,
Pour s'être alors ainsi pollus :
Ils songeoient en cette occurrence
Plus à la danse qu'à la danse.
Une femme , ô le vilain cas !
Le dirai-je ou dirai-je pas !
La pauvrete rongeoit le manche
D'un gigot ou bien d'une élanche ;
Voilà-t-il pas les inhumains
Qui l'arrachent d'entre ses mains !
Cette malheureuse femelle
Avoit un fils à la mamelle.
Elle approche de ce fanfan ,
Qui tend les bras à sa maman ;
Et , pleine d'amour & de rage ,
Elle lui tient cettui langage :

(1) Le Roi.

Puisqu'il te faudroit à la fin ,
Mon cher fils , périr par la faim ,
Sers à ta mere de pâture ,
Que son sein soit ta sépulture.

A ces mots , d'un couteau d'acier ,
Elle lui creve le gésier ,
Et le met à la carbonnade.
De Suisses une autre brigade ,
Ou la même , à l'odeur du rôti ,
En ces lieux-là revient bientôt.
Pleins du diable qui les emporte ,
Les Ogres enfoncent la porte.
O mon Dieu , le spectacle affreux !
Cette mere s'offre à leurs yeux ,
Faisant cuir sa géniture ,
Pour en faire recarrelure. (1)

Oui , gripe-chapons , c'est mon fils ,
Et c'est vous qui l'avez occis.
Çà donc , croquez-nous l'un & l'autre ,
Tigres , & de la viande nôtre ,
Guedez vos sales estomacs.
Elle dit ; puis d'un coutelas
Fait un pertuis à sa poitrine ,
D'où sort du sang plus que chopine.
Les Suisses , à cet acte fou ,
Prennent leurs jambes à leur cou.
Au diable si pas un d'eux reste ,
Et songe à demander son reste.

(1) Terme d'Argot , qui signifie repas.

Le papa Bourbon cependant
Apprit bientôt cet accident ,
Dont il pleura comme une vache ,
Et mouilla toute sa moustache ;
Car le bon Sire n'étoit pas
Moins tendre que maître *Ænéas*.
Ventre-saint-gris , de leurs miseres ,
Tirons , dit-il , les pauvres haïres !
Je ne puis sans affliction
Voir telle désolation.
Dût-il m'en coûter mon empire ,
Je veux leur donner de quoi frïre.
A l'instant il leur dépêcha
Un trompetteur qui s'approcha
Jusques aux portes de la Ville ,
Et d'une façon fort civile ,
(Non sans avoir auparavant
Fait tantarare à perdre vent)
Leur offrir pour faire gogaille ,
Pain , vin , grosse viande & volaille.
Soudain les Badauds se traïnans ,
Semblables à ces revenans
Qu'on voit sortir des cimetières ,
Affublés de draps mortuaires ,
Le teint have , les yeux hagards ,
S'avancent dessus les remparts :
On leur jette sur les murailles
Toutes sortes de victuailles.

Sont-ce donc là ces chenapans ,
Disoient-ils , s'entre-regardans ?
Est-ce là ce Roi de Navarre ,

Ce matamore , ce barbare ,
Ce Cannibale , ce tyran ;
En un mot , ce fils de Satan ?
Hélas ! c'est bien le meilleur homme
Qui soit de Paris jusqu'à Rome.
Ainsi parloient ces bonnes gens
Vuidans le hanap & mangeans ;
Quand de Prêtres une cohorte
Vint les chapitrer de la sorte :
» Ah ! vraiment , Messieurs les gloutons ,
» Vous êtes de gentils mignons.
» Vous voilà donc en train de boire ,
» Et de jouer de la mâchoire ?
» Et c'est un maudit Huguenot
» Qui vous empifre le jabot ?
» A quoi songez-vous , misérables !
» Vous vous damnez à tous les diables.
A ces menaces , les nigauds
Se jettent aux pieds des cagots ,
Et maint d'eux en la Ville rentre ,
Au grand dommage de son ventre.
Alors , Monseigneur Saint Louis ,
Qui du plus haut du Paradis ,
Voit ce que la Prêtraille brasse
Contre le soutien de sa race ,
Et qui d'ailleurs sait que bientôt
Il ne sera plus parpaillot ,
Aux yeux du bon Dieu se présente ,
Et d'une voix triste & dolente ,
Lui tient à-peu-près discours tel :
Maître des Cieux , Pere éternel ,
Quand le peuple à son Roi rebelle ,

Rengainera-t-il la guindrelle ?
Quand de la griffe du démon ,
Sauveras-tu mon fils Bourbon ?
Ah ! permets que ton divin culte
Ne soit plus pour lui chose occulte.
Deffille son œil , & permets
Qu'il croie au Pape désormais ,
Ainsi qu'à Monseigneur le Nonce ,
Et qu'à Jean Calvin il renonce.
Dieu lui dit , faisant un souris :
Soit fait ainsi qu'il est requis.

Aussi-tôt Henri quatrieme
Se sentit tout autre en lui-même.
La vérité le perfora
Jusques au cœur , & l'éclaira.
Il voit alors que la créance
Surpasse l'humaine science ,
Et que l'homme avec sa raison
N'est souventefois qu'un oison.
Il reconnoît la sainte Eglise
Et les gens qu'elle canonise :
Bref , sans éplucher le pourquoi ,
Aux saints Mysteres il a foi.
Soudain , de la voûte céleste ,
Louis d'un air alegre & lesté ,
D'un rameau d'olivier armé
Descend vers son fils bien-aimé.
Lui-même il le mene à Lutece.
Tout à sa voix tremble & s'abaisse :
Chacun reconnoissant Bourbon
Fléchit devant lui le jambon.

La Prêtraille a la gueule morte.
Des Seize , l'infâme cohorte ,
Sans tambour , ni trompette fuit ,
Ainsi qu'un larron qu'on poursuit.
La Castille en fut alarmée.
Rome , au contraire désarmée ,
En son saint giron le reçut.
La Discorde au diable s'en fut ;
Et Mayenne au plus grand des Princes ,
Soumit son cœur & ses Provinces.

F I N.



LA
PIPE CASSÉE,
POÈME

EPITRAGIPOISSARDIHEROICOMIQUE,

Par M. VADÉ.

AVERTISSEMENT.

JE me suis beaucoup amusé en composant ce petit Ouvrage, puisé dans la nature ; mes amis l'ont plusieurs fois entendu avec plaisir : nombre de gens de distinction , de goût & de lettres s'en sont extrêmement divertis ; & sur les assurances qu'ils m'ont données que le Public s'en amuseroit aussi , je me hasarde de le lui donner. Il faut pour l'agrément du débit avoir l'attention de parler d'un ton enroué , lorsque l'on contrefait la voix des Acteurs : celle des Actrices doit être imitée par une inflexion poissarde & traînante à la fin de chaque phrase.

L A
PIPE CASSÉE,
P O È M E.



CHANT PREMIER.

J chante , sans crier bien haut ,
Ni plus doucement qu'il ne faut ,
La destruction de la Pipe
De l'infortuné la Tulipe.

On fait que sur le port aux Blés
Maints forts-à-bras sont assemblés ,
L'un pour , sur ses épaules larges ,
Porter ballots , fardeaux ou charges ;
Celui-ci pour les débarquer ,
Et l'autre enfin pour les marquer.

On fait , ou peut-être on ignore ,
Que tous les jours , avant l'aurore ,
Ces beaux muguets à brandevin ,
Vont chez la veuve Rabavin
Tremper leur cœur dans l'eau-de-vie ,
Et fumer , s'ils en ont envie.

130 *La Pipe cassée.*

Un jour que se trouvant bien là
Et que sur l'air du beau lanla
Ils chantoient à tour de mâchoire ,
Maints & maints Cantiques à boire ,
Que gueule fraîche & les pieds chauds ,
Ils se fichoient de leurs bachots ,
Sans réfléchir qu'un jour ouvrable
N'étoit point fait pour tenir table ;
Hélas ! la femme de l'un d'eux ,
Trouble plaisir & boute-feux ,
Arrive , & retrouffe ses manches ;
Déjà ses poings sont sur ses hanches ;
Déjà tout tremble , on ne dit mot ;
Plus de chansons : chacun est sot.

Jean-Louis que ceci regarde ,
Veut appaiser sa femme hagarde ;
Mais en vain est-on complaisant
Avec un esprit malfaisant.
» Tiens , lui dit-il , bois une goutte.
» Vas-t'en , chien , que l'aze te RIME ,
Lui dit-elle en levant un bras ,
» Saqueurgué tu me le payeras :
Et bravement vous lui détache
Un coup de poing sur la moustache.
Jérôme lui saisit les mains ,
Dont les jeux étoient inhumains.
» La paix , dit-il , morgué , comere ,
» Vous avez tort..... allez copere ,
» Vous ne valez pas mieux que lui ;
» Vrament , ce n'est pas d'aujourd'hui
» Qu'on vous connoît, gueux que vous êtes !

» A votre avis , les jours de fêtes
» N'arrivent-ils pas assez-tôt ?
» Jarni ! Si je prends mon sabot ,
» Je vous en torcherai la gueule !
» Puis-je gagner assez moi seule
» Pour nourrir quatre chiens d'enfans
» Qui mangeont comme des satans ?
» Et ma fille qu'est à nourrice !
» La pauvre enfant ! Dieu la bénisse ,
» Un jour elle aura ben du mal !
» Tu nous réduit à l'hôpital.
» Jérôme , lâche-moi , j'enrage.
» Ah ! tu vas voir un beau ménage ,
» Vas sac à vin ; creve , maudit ! »

A peine eut-elle ceci dit ,
Qu'on vit renfoncer l'ambassade
D'un duo femelle & maussade,
Jérôme , voyant sa moitié ,
Rit à l'envers , frappe du pied ;
La Tulipe , avisant la sienne
Montée en belle & bonne chienne ,
Fût mieux aimé voir un serpent ,
Ou le beau fils (1) qui rompt & pend
Ceux qui point dans leur lit ne meurent,
Enfin tous interdits demeurent
Dans un silence furieux :
L'une écrase l'autre des yeux ;
Mais la grosse & rouge Nicole ,
Recouvrant enfin la parole ,

(1) Le-Bourreau.

Ainsi que les gestes mignards ,
Dit ces mots en termes poissards :

» Vous v'là donc , tableaux de la Grève ,
» Dieu me pardonne & qu'il vous creve :
» Saint Cartouche est votre Patron.
» François, tien ben mau chaudron.
» Allons vilain coulis d'emplâtre !
» Un Diable & puis vous trois font quatre !
» Marionnettes du Pilon !
» Reste de farcin mal guéri !
» Enfans trouvés dans de la paille ,
» Sans nous vous faites donc ripaille ,
» Visages à faire des culs ,
» Et trop heureux d'être cocus....
» Cocus ! interrompit François ?
» Nicole , ne cherchons pas noise ,
» Si ton chien d'homme est dans le cas ,
» Tant pis : mais le mien ne l'est pas....
» Il l'est... T'as menti.... Qui , moi , » Passe,
Un soufflet. Même pataraphe
Est ripostée. Autres soufflets ,
Autres rendus. Adieu bonnets ,
Fichus de suivre la coëffure ,
Tetons bleus , rousse chevelure
De se montrer aux spectateurs.
Le feu , la rage , au lieu de pleurs ,
Sortent des yeux de chaque actrice ,
Et dans ce galant exercice
Elles alloient enfin périr ,
Si , forcé de les secourir ,
On ne l'eût fait. Jean se dépêche

De puiser un beau seau d'eau fraîche ,
Et de nos braves s'approchant ,
Les tranquillise en leur lâchant
Le tout à travers les oreilles.
Ce remede fit des merveilles :
On but beaucoup par là-dessus :
Et bientôt il n'y parut plus.
Les voilà d'accord. La paix faite ,
Jean-Louis chante , & l'on répète :
Or voici donc ce qu'on chanta ,
Et ce que chaucun répéta.

CHANSON DE MANON GIROUX.

QUEU qui veut savoir l'histoire
De Manon Giroux ,
I l'ont encore dans la mermoire ,
Y accoutez tretoux :
All' n'est pas guere à sa gloire ,
Mais dam voyez-vous ;
C'est qu'quand on zaim tant à boire
C'est pus fort que nous.

Pour entrer dans la maquiere
Faut savoir d'abord ,
Qu'alle a fait long-tems la fiere
Le soir sur le Port :
Les Messieux de not Barriere
D'sous l'bras la prenant ,
Alle en avoit par derriere
Et pis par devant.

134 *La Pipe cassée.*

Bachot de la Guarnouillere
 S'croyoit son futur ,
 On l'avoit fait son copere
 Pour qu'ça fût pu sûr ;
 Manon fesant d'la z'hupée
 Comm' quand on za d'quoi ,
 Dir , i m'faut un homme d'épée ,
 N'pensez plus t'a moi.

Bachot de la parférence
 Piqué comme un chien ,
 Pour afin d'avoir vengeance ,
 Fait semblant de rien :
 Manzelle , n'y a pas d'réplique ,
 Dit-il , mais demain ,
 Quittons-nous , comm' ça s'pratique ,
 Le verre à la main.

Ha vraiment , Monfieux , c'est juste ,
 Drès demain c'est fait ,
 Manzelle Giroux s'ajuste ,
 Met son mantelet :
 Bachot y tout s'endimanche ,
 Prenant Cornichon ,
 Tous trois vont casser l'éclanche
 Y au premier bouchon.

Vla qu'pendant qu'Manon chopine
 Cornichon qui part ,
 Près les Commis s'achemine
 Tout comme un mouchart :
 G'na , dit-il , une marchande

Chant premier.

135

Messieux t'ici près,
All' a de la contrebande
Tout plein des paquets.

Bachot varfant à sa belle
Toujours queuques coups,
S'amuse à d'la bagatelle
Autour des genoux :
D'abord son œil alle roule :
Dam'lui qui voit ça,
Dit sur vot'respect, ma poule,
Faut passer par là.

Alle en avoit sa cornette
Encore de travers,
Vla les Commis en cadnette
Et zen habits verts :
Tout un chacun de surprise
Tumbit de son haut,
De voir Manon Giroux grise,
S'qu'est un grand défaut !

Quoi ! c'est vous, Mademoiselle,
Dit l'un de ces Messieux,
Yament vot' partie est belle,
Fi qu'ça est z'honteux ;
Est-ce ainsi qu'on se coporte ?
C'est bon t'a savoir,
Puis tous ils gagnent la porte,
Lui fichant l'bon soir.

Vous que cet exemple touche,
Ç'a vous fait bien voir

136 *La Pipe cassée.*

Que fille qu'est sur sa bouche ,
Manque à son devoir ;
Et , par cette historiette ,
On z'est convaincu ,
Qu'il ne faut pas que l'on pette
Plus z'haut que le cu.

A LLE est drôle , dit la Tulipe ,
En bourant de tabac sa pipe ;
» Mais buvons t'un coup.... *C'est ben dit,*
Si gn'en avoit J'avons crédit.
» C'est , dit Jérôme , pas la peine ,
» Allons achever la semaine :
» C'est demain Dimanche , j'irons
» Entendre Vêpres aux Porcherons.



CHANT II.

VOIR Paris, sans voir la Courtille,
 Où le peuple joyeux fourmille,
 Sans fréquenter les Porcherons,
 Le rendez-vous des bons Lurons,
 C'est voir Rome sans voir le Pape.
 Aussi, ceux à qui rien n'échape,
 Quittent souvent le Luxembourg
 Pour jouir dans quelque Fauxbourg
 Du spectacle de la Guinguette.

Courtille, Porcherons, Villette!
 C'est chez vous que puisant ces Vers,
 Je trouve des tableaux divers;
 Tableaux vivans où la Nature
 Peint le grossier en miniature.
 C'est-là que plus d'un Apollon,
 Martyrisant le Violon,
 Jure tout haut sur une corde;
 Et, d'accord avec la Discorde,
 Seconde les rauques goziers
 Des Farceaux de tous les quartiers.

C'est aussi là qu'un beau Dimanche,
 La Tulipe en chemise blanche,
 Jean-Louis en chapeau bordé,
 Et Jérôme en toupet cardé,

Chacun d'eux , suivi de sa femme ,
 A l'Image de Notre-Dame ,
 Firent un ample gueuleton.
 Sur table un dur dodu dindon ,
 Vieux comme trois , cuit comme quatre ,
 Sur qui l'appétit doit s'ébattre ,
 Est servi , coupé , dépecé ,
 Taillé , rogné , cassé , saucé.
 Alors , toute la troupe mange
 Comme un diable , & boit comme un ange
 » A ta santé , toi. Grand merci ;
 » J'allons boire à la tienne aussi.
 » Hé ! Françoise , hé ! tien si tu l'aime ,
 » Prends ce pilon.... Prends-le toi-même ,
 » Chacun peut ben prendre à son goût ,
 » En vla très-ben , & si vla tout.
 » Avons-je pas une salade ?...
 » Non , non , ça te rendroit malade....
 » Cen'est qu'quinz'-sols... C'en est ben vingt,
 » Qui nous vaudront deux pots de vin ;
 » Pour six une grosse volaille
 » Est autant qu'il faut de mangeaille ;
 » Pas vrai , Jean-Louis ?... Réponds donc ?
 » Pas vrai qu'au lieur.... Oui , t'as raison ;
 » Mais varse-nous toujours t'a boire ,
 » Eh ! vraiment ma comere voire ,
 » Hé ! vraiment ma.... Varse tout plein ,
 » Il semble que tu nous le plain....
 » Moi ! mon guieu non , ben du contraire ,
 » C'est que tu zhausses en haut ton verre...
 » J'ai tort. Avons-je du vin ? Non.
 » Parlez donc , Monfieux le Garçon ,

» Apportez du pivois , hé vite ! »
Aussi-tôt la parole dite ,
On renouvelle l'abreuvoir ;
C'est alors qu'il faisoit beau voir
Cette troupe heureuse & rustique ,
S'égayer dans un choc bachique.
Vous , Courtisans , vous , grands Seigneurs ,
Avec tous vos biens , vos honneurs ,
Dans vos fêtes je vous désie ,
De mener plus joyeuse vie.
Vos plaisirs vains & préparés
Peuvent-ils être comparés
A ceux dont mes Héros s'enivrent ?
Sans soins , sans remords ils s'y livrent ;
Mais vous , prétendus délicats ,
Dans vos magnifiques repas ,
Esclaves de la complaisance ,
Et gênés au sein de l'aisance ,
Prétendez-vous savoir jouir ?
Non : vous ne savez qu'éblouir.
Avec vos rangs , vos noms , vos titres ,
Vous croyez être nos arbitres !
Pauvres gens ! vos fausses lueurs
N'en imposent qu'à vos flatteurs ;
Votre orgueil nourrit leur bassesse ;
Toujours une vapeur épaisse
Sort de leur encens empesté ,
Et vous masque la vérité.
Il est un Prince qu'on révere ,
Pour qui l'Univers est sincere ,
Qu'on aime sans espérer rien.
Qui ?... C'est votre Maître & le mien ;

Demandez son nom à la Gloire,
C'est assez dit. Parlons de boire.

Cependant las de godailler,
Nos riboteurs veulent payer ;
Pour payer demandent la carte ,
Et par-dessus un jeu de carte.
Si-tôt parlé , si-tôt servis ;
» Mais , dit Nicole , à votre avis ,
» Combien avons-je de dépense ,
» Monsieur ? Lisez-nous ste sentence.... »
Le total. « Oui... cinquante sols...
» Cinquante sols ! je vous en sours ;
» C'est trop cher ». C'est trop cher, Madame.
Je veux que le Diable ait mon ame ,
Si je ne vous fais bon marché....
« Allez , Monsieur le déhanché ,
» Vous serez content de la bande :
» Adieu, morceau de contrebande ».

La même table qui servir
D'autel à leur rude appétit ,
Sans choix fut à l'instant choisie
Pour leur servir de tabagie.
C'est là que le trio d'époux ,
Du hasard éprouvant les coups ,
Goboit goujon , couleuvre , anguille ,
En jouant à la biscambille ,
Un contr'un , écot contre écot ,
Tandis que Nicole & Margot
Fesoient compliment à Françoise
Sur son casaquin de Siamoise ,

Afin que Françoisse à son tour
Civilisât leur propre amour.

(Propre amour.) Le terme est impropre !

Pour ben dire, on dit amour-propre.

Soit, je ne veux pas disputer,

Mon but n'est que de raconter.

Mais revenons à notre histoire.

J'en suis, si j'ai bonne mémoire,

A la réponse que fesoit

Françoisse à ce qu'on lui disoit.

» Mon casaquin ! leur répond-elle ,

» Vaut ben ce chiffon de dentelle

» Qui vous entoure le cervieau ;

» C'est comme une fraise de vieau

» Tous ces plis qui sont sur ta tête....

» Tu raisannes comme une bête , »

Lui dit Nicole , « & pour un peu ,

» Françoisse, tu varois beau jeu.

» Je te louons sur ta parure ,

» Et tu prends ça pour une injure !

» T'as tort... Moi tort ?... Vante-t'en z'en :

» Carde ton casaquin de bran ,

» Ou mange-le , que nous importe ?

» Il est à toi , car tu le porte ,

» Et not' garniture est à nous....

» Quoi , dit Margot , vous fâchez-vous ?

» Queu chien d'train ! Tien toi , Françoisse ,

» T'as toujours eu l'ame fournoise ;

» Ton esprit surpasse en noirceur

» L'Trésorier (1) de not Seigneur ;

(1) Judas.

» Tais-toi , n'échauffe pas Nicole ,
 » Autrement tient , moi j't'acole....
 » Toi m'acoler ! Ah , j'te crains !
 » Milguieux ! Si j'te prends aux crins !
 » Tiens , veux-tu voir ? ...Oui , voyons , touche ;
 » Mais touche donc ; tu t'effarouche ,
 » Gueuse à crapeaux , coffre à grailon !
 » Tu te pâme , hé vite un bouillon :
 » La v'la couleur de sucre d'orge ;
 » L'onguent gris li monte à la gorge ;
 » Ses beaux yeux bleus devenont blancs ;
 » V'la comme tu fais des semblans ,
 » Quand ton Croc veut que tu partage
 » Avec li ton vilain gagnage. »

A ces mots , Françoise pâlit ,
 L'ardeur de vaincre la saisit ,
 Et d'un effort épouvantable ,
 Elle arrache un pied de la table ,
 Qui d'un bout tombant en sursaut ,
 Va chercher à terre un tréteau.
 De ce coup les cartes sauterent :
 Nos joueurs transis se leverent ,
 Mais se leverent assez-tôt
 Pour sauver la pauvre Margot
 Du coup qui menaçoit sa vie ;
 Françoise la suit en furie.
 » Je veux , dit-elle , me venger ;
 » A votre barbe la manger ;
 » Comment ! Qui , moi ? J'aurai la honte
 » De voir qu'à mon nez on m'affronte !
 » Ah ! j'y perdrois pus-tôt mon cœur !

» Mon cu ! ma gorge ! mon honneur !
» Te vlà donc , chienne ! ôtez-vous , gare...
Elle frappe : Jean-Louis pare
D'une main : de l'autre il surprend
Le bâton , & Jérôme prend
A bras-se-corps notre harpie.
» Françoisse , dit-il, je t'en prie,
» Laisse ça là. Venons-je ici
» Pour nous battre ? Queu diable aussi,
» Tu veux toujours gouayer les autres ,
» Et puis ils t'envoyeront aux piautres ;
» Chacun son tour. Ça , finissons ,
» Je te prends pour danser , dansons.
» Prends Nicole ; toi , la Tulipe ,
» Quitte pour un moment ta pipe ,
» Morgué tu fumeras tantôt ;
» Et toi , Jérôme , prends Margot.
» S'talla des trois qui la premiere
» Aura d'la mauvaïse magniere ,
» L'écrasons , alle verra ,
» Ou le Diable m'écrasera.
» Monseux le Marchand d'cadence ,
» Vendez-nous une contre-danse
» Sur l'air d'un nouveau cotillon ».

Soudain il fort du violon ,
Qui par sa forme singuliere
Avoit l'air d'une souriciere ,
Des sons que les plus fermes rats
Auroient pris pour des cris de chats.

Après la belle révérence ,
On part en rond , chacun s'élance ,

Saute & retombe avec grand bruit,
Sous leurs pieds la terre gémit.
La haine de Margot la fiere
S'envole parmi la poussiere.
Françoise n'est plus en courroux,
Ses yeux ont un éclat plus doux ;
Nicole n'a plus de rancune :
La paix entr'eux devient commune ;
Même on les vit s'entre-baiser
Quand ils furent fous de danser.

L'heure de retourner au gîte
Venant pour eux un peu trop vite ,
Il fallut payer sur le champ ,
Et , comme on dit , ficher le camp.
C'est , sans dire adieu , ce qu'ils firent,
Et de très-bonne humeur sortirent.
Tous six se tenant sous le bras ,
Alloient plus vite que le pas.

Pour moi , je pris une autre route ;
Et, m'acheminant sans voir goutte ,
J'arrivai chez moi plutôt qu'eux ,
Tête pleine & le ventre creux.

CHANT III.

LE travail, les soins & la peine
 Furent faits pour la gent humaine :
 Il est des travaux différens,
 Selon les états & les rangs.
 Tout le monde ne peut pas naître
 Prince, Marquis, Richard ou Maître ;
 Mais chacun vit de son métier •
 Vive celui de Maltôtier !
 C'est où la bizarre fortune
 En suant roule la pécune,
 A la barbe des pauvres gens.
 Serons-nous toujours indigens,
 Nous dont les labeurs d'une année
 N'acquitteroient point la journée
 Qu'un Sous-Traitant passe à dormir ?
 Espérons tout de l'avenir.
 Mais en attendant qu'il nous vienne,
 Un sort heureux qui nous maintienne
 Dans un état toujours oisif,
 Il faut, moi, que d'un air pensif,
 Je cherche & trouve par ma plume
 Le tabac que par jour je fume ;
 Car, non content d'être rimeur,
 J'ai le talent d'être fumeur.
 Il faut, pour la paix du ménage,

N

146 *La Pipe cassée.*

Que Jean-Louis se mette en nage
 En travaillant au bois flotté ;
 Que Jérôme , de son côté ,
 Comme la Tulipe , d'un autre ,
 Suivant les loix du Saint Apôtre ,
 Aillent chrétiennement chercher
 De quoi dîner , souper , coucher ;
 Que leurs femmes laborieuses ,
 De vieux chapeaux fieres crieuses ,
 En gueulant , arpentent Paris ,
 Pour aider leurs pauvres maris.

Lorsque leur Ange tutélaire
 Les conduit vers un inventaire ,
 Pour elles c'est un coup du Ciel.
 Un jour sur le Pont Saint-Michel
 Il s'en fit un. Elles s'y rendent.
 En arrivant elles entendent :
 A vingt sols la table de bois !
 Une fois , deux fois , & trois fois ,
 Adjugez. » Quoi donc qu'on adjuge !
 » Tout doucement , Monfieux le Juge ,
 Dit Nicole , je mets deux sols. ..
 Par dessus ? » Ou donc , par dessous !
 » Tien ! Veut-il pas gouayer le monde !
 » C'est dommage qu'on ne le tonde ,
 » Car ses cheveux sont d'un beau blond ! »
 La mere , vous en savez long ,
 Dit l'Huissier , emportez la table.
 » Hé mais vraiment , Monfieux , capable !
 » Reprend Margot , chacun pour soi.
 » Hé par la saquergué , tais-toi ,

» Dit François en haussant l'épaule ;
» Laisse Monseux jouer son rôle ;
» Vas-tu gueuler jusqu'à demain ?
» Note maître, allez vote train ».

Soudain meubles de toute espee
Furent vendus piece par piece ;
Mais notez que chaque achetant
Recevoit son paquet comptant
De la part de nos trois Comeres :
Quiconque pouffoit les encheres
Un peu haut, étoit empoigné,
Et s'en alloit le nez cogné ;
Témoin une jeune fringante ,
En mantelet, robe volante ,
En bonnet à grand pavillon ,
Qui la dansa, mais tout du long.
Ce fait vaut bien qu'on le distingue ;
C'est à propos d'une seringue ,
Qui, par elle, mise hors de prix,
De François excita les cris.
» C'est pour vous ! Gardez-la, dit-elle :
» Hé, Margot ! vois donc s'te d'moiselle !
» Sa figure a ma foi bon air !
» C'est un p'tit chef-d'œuvre de chair !
» Parlez-donc, la belle Marchande ,
» C'est t'y pour laver votre viande
» Que vous emportez ce bijou ?
» Vous vous récurez plus d'un trou » !
Vous êtes une impertinente ,
Dit la Demoiselle tremblante ;
Cessez un propos clandestin.

» Allez ! J'n'entendons pas l'latin ,
 » La belle crandestin vous-même ,
 » Avec son visage à la crème !
 » Eh puis ses deux yeux mitonnés !
 » Quoi donc qu'alle a d'sous l'nez
 » Qu'est noir ! Monguieu ! C'est une mouche !
 » Allez ! qu'un cent d'Suisses vous bouche !
 » Pour le coup , mon chien de poulet ,
 » C'est ben la mouche dans du lait.
 » Quoi ! vous vous en allez , ma reine !
 » Adieu bel Ange. Ah la vilaine ,
 » Qui donne à tetter à son cu !
 » Allez , feringue ! . . . Y penfes-tu ,
 » Dit Margot , veux-tu ben te taire ,
 » Gueule de chien , vla l'Commissaire...
 » Ç'à ! tu gouaye , c'est un Abbé.
 » Pargué va , le vla ben tumbé ,
 » S'il vient pour nous ficher la gance. »

Mesdames , un peu de silence ,
 Leur dit modestement l'Huissier.
 Ensuite il se met à crier
 Un jupon d'étamine noire ,
 Qu'on prit d'abord pour de la moire ,
 Tant les taches l'avoient ondé.
 Margot l'ayant bien regardé ,
 Passe d'un sou. On le lui laisse.
 Soudain l'Abbé , fendant la presse ,
 Sur-offre de dix-huit deniers. . . .
 « Bon ! les offrez-vous tout entiers ?
 » Dit Margot , faisant la grimace :
 » Par ma foi , Monfieux Boniface ,

Chant troisieme. 149

» Quand vous auriez quatre rabats ,
» Vla l'jupon , mais vous n'l'aurez pas.
» Vor mantiau tumble par filandre !
» Au lieu d'acheter faut vous vendre.
» T'nez , rapportez-vous-en à nous ,
» A six blancs l'Abbé de deux sous !
» Le veux-tu prendre , toi , Nicole ?
» Qui , moi ? Tien , je serois donc folle ;
» Je perdriens moitié dessus.
» Françoise , & toi ?... Ni moi-non plus ;
» Tu le garderas , toi , je parie ?
» Moi ? J'navons pas d'menagerie :
» Qu'en ferons-je donc ? Dame ! Voi....
» Voi toi-même ; allons , parle... Moi ?
» J'en fais un heurtoir (1) de grand'porte...
» Et , moi ! que l'Diable l'emporte ;
» Il en fera son Aumognier ».

L'Abbé , penaut comme un panier ,
Dit : Vous êtes des harengeres ,
Finissez , trio de mégeres ...
« Ménageres ! quand je voulons ,
» Avec ses fouliers sans talons ,
» Le vla dans un bel équipage ,
» Pour parler de note ménage !
» C'est vrai , Quoi qu'il vient nous prêcher ?
» Ne t'avise pas d'aprocher ,
» Car le Diable me caraccole ,
» Si je ne t'applique une gnole

(1) Figure hideuse , à laquelle on attache le marteau.

» Qui tiendrait chaud à ton grouin,
» Diable de perroquet à foin !
» Mousquetaire des Piquepuces !
» Jardin à poux , grenier à puces ».

Elles l'auroient mangé , si on
N'eût remis la vacation
A deux heures de relevée.
Ce n'étoit-là qu'une corvée
Pour nos trois femelles. Aussi
En revanche , l'après-midi ,
Maints effets elles acheterent ,
Puis chez elles s'en retournerent ;
Où leurs trois maris cependant
Chopinoient en les attendant.

Les nipes sur la table posées ,
Et les comeres reposées ,
Il fallut vider , ou lotir ,
Cela veut dire repartir
L'achat des meubles fait entr'elles ;
Bon sujet à bonnes querelles.
Margot déjà commence par
Sauter sur la meilleure part :
C'étoit un rideau de fenêtre.
« Tu laisseras ça là , peut-être ,
» Dit Françoise , ou ben j'allons voir
Nicole qui le veut avoir ,
Aussi bien que ses deux compagnes ,
» Dit : Tu le vois & tu le magnes ;
» Mais vla qu'est ben ; restes-en là...
» Qui , toi ! chaudiere à cervela !

Chant troisieme. 151

» S'te vieille allumette sans souffre !
» Monguieu ! vla qu'alle ouvre son gouffre !
» Prenez garde , all va m'avalier...
» Vas , tu fais ben de reculer ,
» Dit Margot , contre ton chien d'homme ,
» Car sans ça , tien , tu verrois comme
» J'équiperions ton cuir bouilli ,
» Cadavre à moitié démolli !
» Vas , poivriere de Saint Côme ,
» Jé me fiche de ton Jérôme ».

Alors sautant sur le rideau ,
Elle en arrache un grand lambeau .

Françoise , de son côté tire ,
Et tire tant qu'elle déchire

Même portion que Margot ;

Nicole eut le troisieme lot ,

Non sans vouloir faire le diable ;

Mais Jean-Louis , d'un air affable ,

Voulant appaiser le débat ,

Leur dit : « Saquergué , qu'en fabat !

» Tien femme , agonise ta goule !

» Crois-moi , milguieux , si t'étois soule ,

» J'dirois , hé bien ! c'est qu'alle a bu .

» Finis donc : un chien qu'est mordu

» Mord l'autre itout , coûte qui coûte ».

A ce conseil Jérôme ajoute

Son avis , dit-il , écoutez.

« Pour un rien vous vous argotez .

» Quoi ! qui vous met tant en colere ?

» Des gnilles ! Vlà ce qui faut faire ,

152 *La Pipe cassée.*

» Faut les solir (1) cheux l'Tapissier ,
» Hé puis partager le pouffier (2).

» Copere , interrompit la Tulipe ,
» Je donnerois quasi ma pipe
» Pour être comme toi chnumment
» Retors dans le capablement :
» Tu dis ben , faut faire s'te vente ,
» Et drès demain dà , je m'en vante ,
» Ou ben moi , je fiche à voyeau
» Les pots , les chenets , le rideau ,
» Le lit , les femmes & la chambre ».
Lors , tremblantes en chaque membre ,
Elles firent ce qu'on voulut ,
Hé puis qui voulut boire , but.

(1) Vendre.

(2) De l'argent.



CHANT IV.

ROMAINS, qu'êtes-vous devenus ,
 Vous à qui les mœurs , les vertus
 Servirent long-tems de parure ?
 Amis de la simple nature ,
 Le luxe, idole de Paris ,
 Etoit l'objet de vos mépris ;
 Votre sagesse sans limite
 Ne mesuroit point le mérite
 Au vain éclat de l'ornement ,
 Et vous saviez également
 Faire rougir ceux qui sans place ;
 Sans dignités , avoient l'audace
 De ressembler par leur éclat
 A ceux qui gouvernoient l'Erat.
 Mais ici , quelle différence !
 On n'estime que l'apparence ;
 Et c'est ce qui cause l'abus
 Des états , des rangs confondus :
 C'est ce qui cause que François ,
 Pour avoir l'air d'une bourgeoise ,
 Vient de se donner un jupon
 De satin rayé sur coton ;
 Que Margot vient de faire emplette
 D'une croix d'or d'une grifette ;
 Et que Nicole , en s'endettant ,

Vient à-peu-près d'en faire autant,
Mais je les trouve pardonnables ;
Leurs dépenses sont convenables
Au motif de leur vanité ,
Qu'on doit prendre du bon côté.
La noce de Manon-la-Grippe ,
Propre niece de la Tulippe ,
Cousine de Jérôme , & puis
Filleuse enfin de Jean-Louis ,
Mérite bien que la famille ,
Pour lui faire honneur , fringue & brille ;
Mais avant les plaisirs fringans ,
On introduit chez les parens
Le futur avec la future ,
Et l'on parle avant de conclure.

» Ma gnièce , dit François , hé ben ,
» Et vous mon n'veu (car vous s'rai l'mien)
» Vous vous mariez , ça me semble ,
» Pour afin d'être joints ensemble ;
» Ça nous fera ben de l'honneur ,
» Vous paroissez bon travayeur ,
» Et ma gnièce est une vivante
» Qui sait se magnier.... Ah , ma tante !
» Vous avez ben d'la bonté....
» Non , foi d'femme , en verté !
» Vas , j'te connois , t'as du ménage ,
» Et c'est c'qu'il faut pour l'mariage.
» Dame , quand t'auras des enfans ,
» Pour qu'ils soient honnêtes gens ,
» Devant eux faudra pas se battre ,
» Jurer ni boire comme quatre ,
» Ni riboter aveuq s't'ici .

Chant quatrieme. 155

» Pour faire enrager ton mari.
» Tu m'entends ben , pas vrai ?... Sans doute,
» Dit Manon , & si j'vous écoute ,
» Ma foi c'est que je l'veux ben :
» Avec vos beaux sermons d'chien ,
» Semble-t'-y pas qu'on vous ressemble ?
» Allez , quand on za peur , on tremble....
» Quoi , dit la tante , cu crotté ,
» T'as ben d'la glorieusité !
» Tu n'es qu'une petite gueuse !
» Ta mere étoit une voleuse !
» Et ton pere un croc.... Parle donc ,
» Dit Margot , diable de guenon !
» Défunts mon cousin , ma cousine ,
» Etions près d'toi d'la farine ,
» Creuset à malédiction !
» T'as donc l'enfer en pension
» Dans ta chienne d'ame pourrie ?
» Vieille anguille de la Voirie !
» Guenipe.... Moi , guenipe ! Moi !
» Margot ! Mon p'tit cœur ! Bon pour toi ,
» Guenipe est le nom qu'on te garde ,
» J'navons point de fille bâtarde ;
» Et flatte-toi qu'un souteneur
» N'a pas trempé dans note honneur ;
» Mouche-toi , va , car t'es morveuse !....
A ces mots , Margot furieuse ,
Grinçant les dents , roulant les yeux ,
Leve un poing ; mais entr'elles deux ,
Nicole adroitement se jette :
» Allez , que l'Diable vous vergette ! »
Leur dit-elle en les séparant.

Mais Margot , en se rapprochant ,
Alonge & leve une main croche....
A mesure qu'elle s'approche ,
Nicole en riant la retient :
» Margot , est-ce que ça convient
» Un jour d'noce : c'est énuile ,
» Allons , r'mets-toi dans ton tranquille ;
» T'es brave femme , on fait ben ça : »
Ce mot de brave l'appaîsa ,
Même elle promit à Nicole
D'oublier tout , & tint parole.
Sur le champ on vint avertir
Qu'il étoit heure de partir.
On partit , & la compagnie
A la belle cérémonie
Assista très-dévolement.
Le Notaire & le sacrement
Ayant autorisé la fille
D'être femme & d'avoir famille ,
Et George d'être son époux ,
Toute la bande au Pont-aux-Choux
S'en va sans prendre de carrosse ;
C'est pourtant le beau d'une noce !
Mais quand le moyen est petit ,
Et que l'on a grand appétit ,
Il faut se passer d'équipage.
On arrive donc. Grand tapage ,
Motivé par la bonne humeur ,
Fait l'éloge de chaque acteur :
Sur la table une nappe grise
Est à l'instant proprement mise ,
Et bientôt après , le couvert :

» Messieurs,

Chant quatrieme. 157

» Monsieur , j'avons faim. On les sert.
Les deux époux , selon l'usage ,
Sont au plus haut étage :
» Allons , Margot , tien , passe , toi.
» Moi ? Quand t'auras passé... Pourquoi?...
» Pourquoi ! Parce que t'es la tante. »
Jérôme qui s'impatiente ,
Pour les faire cesser , leur dit :
» Morgué , tout ça se r'afroidit ,
» Assétez-vous donc , queux magnieres !
» Vous faut-il pas ben des prieres
» Pour faire assir ?... Monguieu non ,
» Nous y vlà-t'il pas ?.... Ah ! bon donc. »

On s'assied. Le vin , la bombance
Leur impose un joyeux silence ;
Personne ne sert , chacun prend
Au plat , & chaque coup de dent
Est enfoncé jusqu'à la garde ;
L'une se jette sur la barde ,
L'autre sur le cochon de lait ,
Tandis que d'un fort gras poulet
Margot ne fait que trois bouchées ;
Ses manchettes , toutes tachées
Par la graisse qu'on voit dessus ,
Semblent des manchettes au jus.
Nicole à qui le gosier bouffe ,
Dit : « Varfe à boire , car j'étouffe....
» Hé pargué , dit Margot , prends-en ;
» J'aim'rois autant être au carcan
» Qu'auprès de toi , car tu me soule....
» Eh ! va-t-en aux chiens , vilain moule !

» As-tu pas peur qu'pendant s'tems-là
 » On n'mange ton manger que vla ?
 » Mais voyez s'te diable de gueule !
 » T'es bonne, mais c'est pour toi seule :
 » Car tu fais la civilité
 » Comme un rien. A vote santé,
 » Monfieux, Madame la Mariée ?...
 » Ben obligé. Ben obligé. »
 Les derechefs de tous côtés,
 Sont à rafades ripostés;
 Chacun crie à fendre la tête.
 Françoise qui toujours est prête
 A faire entendre son caquet,
 Veut erier plus haut : un hoquet
 Lui coupe soudain la parole.
 Il redouble. Oh, lui dit Nicole,
 » Ne nous dégueule pas au nez
 » Toujours. Jérôme lui dit, t'nez
 » Pour qu'ça passe, buvez, Comere,
 » C'est l'droit du jeu.... Hé ben, Copere,
 » A cause d'ça trinquons nous deux,
 » Voulez-vous ? Pargué, si je l'veux !
 » J'vous demande si ça s'demande ?
 » Puisque je n'avons pus d'viande,
 » Buons d'autant. Hé, Jean-Louis,
 » A boire ? Buons, mes amis.
 » Ah ! dit Nicole, ça m'r'appelle
 » Note noce, alle étoit ben belle ;
 » T'en souviens-tu, Jean-Louis ? Qu'trop...
 » Qu'un diable t'emporte au galop :
 » Que trop ! Voyez s'vieux crocodile !
 » Ah l'beau meuble ! Quand j'étois fille

Chant quatrieme. 159

» Il v'noit cheux nous faire l'calin ;
» T'es ben heureux , double vilain ,
» D'm'avoir ; car sans ça la misere
» Auroit été ta cuisiniere ».

Au milieu du bruit qui se fait ,
La Tulipe avint son briquet ,
Le bat en alongeant sa pipe ,
Les écoute , & fume sa pipe.
Nicole poursuit son aigreur ,
Son homme en rit de tout son cœur.
Ce rire insultant la désole :
« Ah , tu ris donc ? Ris , belle idole :
» T'as raison , ris , oui , ris ; vas , chien ,
» Sur mon honneur prends garde au tien...
Françoise dit : « Quoiqu'tu t'tourmente ,
» Vas , t'es ben impatiente
» De v'nir comm'ça nous hahutir ;
» Finis... Moi ? Je n'veux pas finir ;
» Mais voyez un peu s'te Simone !
» L'ordre me plaît , mais quand je l'donne...
» Oh ! dit Jérôme , point de chagrin ;
» Aussi ben , vla Monfieux crin-crin (1).
» D'la joie ! Allons , pere le Fève ,
» Raclez-nous ça » . Chacun se leve
Et veut danser. Le couple heureux ,
D'un air tristement amoureux ,
Demande un menuet , & danse

(1) Le violon.

Parfaitement hors de cadence :
Le marié triplant les pas,
Ne sait que faire de ses bras ;
Gestes , maintien , tout l'embarresse.
Son épouse , avec même grace ,
D'un air légèrement balourd ,
Traîne le pied & tourne court.
Soit qu'elle fût timide ou fiere ,
Elle n'osoit pas la premiere
A son danseur donner la main ;
Et même jusqu'au lendemain
Elle eût occupé le spectacle ,
Si sa tante , d'un ton d'oracle ,
N'eût dit : « Ma gniece l'aime long :
» C'est-il pour vous seule l'violon ?
» Dame , c'est que vous n'avez qu'à dire :
» Croyez-vous qu'jons des pieds d'cire » ?
A ces mots , le couple s'interdit
Finit pour faire place à huit.
Une joie épaisse & bruyante ,
En les fatigant les enchante.
Tout alloit bien , quand des fareaux ,
Sur l'oreille ayant leurs chapeaux ,
Canne en main , cheveux en béquilles ,
Entrent sans façons , & les drilles
Dansent sans en être priés.
D'abord l'oncle des mariés
S'oppose à leur effronterie.
« Vous n'êtes de la copagnie ,
» Dit-il ; fichez l'camp sans fracas....
» J'voulons danser... Ça n'sera pas ;

Chant quatrieme. 161

» Paix l'violon... Moi je veux qu'il joue...
» Si c'est vrai, que le diable me roue,
» Dit Jérôme en gourmand l'un d'eux ».
Celui-ci le prend aux cheveux.
Jean-Louis arrache la canne
Du second. O gueux, j'te trépanne !
Fli, flon. La Tulipe à l'instant ;
Sans se gêner, toujours fumant,
En saisit un à la cravatte.
Le courroux des femmes éclate ;
Leurs ongles, leurs dents & leurs cris,
Secondent leurs braves maris.
L'horreur s'empare de la salle ;
Et jamais à noce infernale
Il ne se fit un tel sabat.
Enfin, dans le fort du combat,
Un coup lancé sur la Tulipe,
En cent morceaux brise sa pipe ;
De douleur il s'évanouit.
Son vainqueur le croit mort ; il fuit,
Aussi-bien que ses camarades.
Françoise, par ses embrassades,
Rappelle la Tulipe en vain ;
Il fallut dix verres de vin
Pour lui rendre la connoissance.
Il revient : un morne silence,
De longs soupirs, des yeux distraits,
Avant-coureurs de ses regrets,
Expriment sa triste pensée.
» Ma pipe, dit-il, est cassée,
» Ma pipe est en bringue, mille guéux !
» Je l'vois ben, oui, je l'vois d'mes yeux !

162 *La Pipe cassée.*

» Quand j'pense comme elle étoit noire !
» N'y pensons pus ; il faut mieux boire.... !
Pour l'oublier il se soula,
Et la scene finit par-là.

F I N.

 LA ROUSSILLONNADE.

A M. * * *.

TU dis qu'en Pasteur mercenaire (1),
 Au loup j'ai laissé mon troupeau,
 Et qu'il eût fallu, pour bien faire,
 Donner, pour son salut, ma peau;
 Mais, hélas ! le jour est si beau,
 Il est si cher à la nature ;
 Au-delà de la sépulture,
 Je sais qu'il en est un nouveau ;
 Mais il fait si noir au tombeau,
 Qu'à peine en cette nuit obscure
 Qui mène à la clarté future,
 De la foi le brillant flambeau,
 Contre tant d'horreurs nous rassure.
 Chacun vit ici bas pour soi.
 Mon successeur, plein d'un saint zèle,
 A l'ouaille douce & fidelle,
 Saura faire observer la loi ;
 J'allois m'égayer avec elle,
 Il la convertira sans moi :
 Et voilà justement pourquoi

(1) Ce petit Poëme est de M. l'Abbé le Noble, mort Chanoine de la Collégiale d'Auntun, en 1751. Il avoit été pendant deux ans Curé de Roussillon, dans le Morvan, avant que d'obtenir ce Canonicaat.

164 *La Roussillonade.*

Je lui mets en main la houlette ,
Et le charge de mon troupeau ,
Sans craindre que je le regrette.
Je n'emporte , dans ma retraite ,
De pastoral , que mon pipeau.

Veux-tu , maintenant de ma cure ,
Que je te croque le tableau ?
D'abord l'Eglise , en vérité ,
Est un morceau d'architecture
Qui sent bien son antiquité ;
A travers l'une & l'autre vitre ,
En hiver il neige au pupitre ;
Il y pleut & grêle en Juillet ,
Et les vents tournent le feuillet
De l'évangile & de l'épître.
D'ordinaire par ces mutins
Qui tour-à-tour soufflent sans cesse ,
Pendant le temps de la grand'messe ,
Trois fois les cierges sont éteints ;
Et lorsqu'à leur fougue indiscrete ,
Selon que tourne la girouette ,
On oppose un vieux drap de mort ,
Tantôt au sud , tantôt au nord ,
La guenille n'est pas collée ,
Qu'aussi-tôt quelque tourbillon
Vient ensevelir l'assemblée
Et le Curé sous le haillon.
Le jour entre par quatre faces ,
Le chœur aussi n'est pas obscur ;
On voit le ciel par les crevasses
De la voûte & de chaque mur.

Sur l'autel , sous une gouttiere ,
Est un retable verroulu
De cire jaune sur-fondu ,
Et crépi d'un doigt de poussiere.
A côté l'on a suspendu
Les restes de quelque banniere ,
Ou les misérables lambeaux
De quelques antiques drapeaux ;
C'est la commune conjecture
Que cette vénérable ordure ,
De quelque preux seigneur du lieu ,
Est une pompeuse capture ,
Dont il a fait hommage à Dieu.

On ne peut , en nulle maniere ,
Peindre l'enceinte irréguliere
Que forme le balustre errant.
De la foule tumultuaire ,
Très-souvent le flux , en entrant ,
Apporte la sainte barriere
Sur les talons du célébrant ;
Et puis un reflux différent
Bientôt la reporte en arriere ;
Par conséquent le sanctuaire
Est tantôt petit , tantôt grand.
Pour la nef , qui n'est pas voûtée ,
Et n'a ni pavé , ni plafond ,
D'ossements elle est parquetée ,
Et c'est un sépulcre profond.
Cette sombre grotte est ornée
Aux deux côtés d'autels poudreux ,
Où des simulacres affreux

166 *La Rouffillonnade.*

Coëffés de toile d'araignée ,
 Font frayeur aux hommes peureux.
 On peut , quand le ciel est sans nue ,
 Distinguer la chaire à prêcher
 D'avec l'échelle du clocher ;
 L'une est à l'autre contigue ,
 Toutes deux servent à cacher
 Un long pan de muraille nue ,
 Et plus souvent font trébucher
 Les bons vieillards à courte vue.
 Du prône l'usage est proscrit ;
 Depuis trente ans que l'on en fit ,
 L'échelle inutile est perdue ;
 Le droit d'y monter est proscrit.
 Au donjon de cette mesure ,
 Dans une guérite peu sûre ,
 Sous une ruche de mairain ,
 Sont deux timbales dissonnantes ,
 Moitié de fer , moitié d'airain ;
 Comme , en ses peintures savantes ,
 Charton (1) en pourroit mettre en main
 A de fabuleux Corybantes
 Autour du berceau du Jupin.
 Lorsqu'avec cette sonnerie
 Le Marguillier du Rouffillon
 Distingue , par le carillon ,
 Le quadruple de la férie ,
 On croit entendre l'harmonie
 Des mortiers d'une pharmacie ,

(1) Ce Peintre est connu par plusieurs bons tableaux.

Ou la sotte cérémonie
D'un époux qu'on charivarie ,
Ou la rustique symphonie ,
Dont en frappant sur un bassin ,
Un manant rappelle un essain
Qui s'envoloit en colonie.
A cette espece de tocsin
Joins l'horrible cacophonie
De quatre voix de marcassin ,
Dont l'impudente barbarie
Fabriquant un patois latin ,
Afflige effrontément l'ouïe ,
Et se dispute avec furie
L'honneur de primer au lutrin.
Par cette image raccourcie ,
Tu vois comment & dans quels lieux ,
Sous une aube noire de crasse ,
Deux ans j'ai chanté la préface
Au Roi de la terre & des cieux.

Au nord-ouest du cimetiere ,
Il est une vieille chaumiere
Où tout entre , excepté le jour ;
C'est-là du Curé le séjour.
On n'y peut marcher sans lanterne ,
A moins que d'aller à tâton :
Tel étoit l'autre de Typhon ,
Telle , à Lemnos , fut la caverne
De cet immortel forgeron ,
Mari boiteux d'une guenon ;
Tels on peint les bords de l'Averne ,
Et le noir palais de Pluton.

168 *La Roussillonnade.*

Sur une chambre illuminée
 Par le tuyau de cheminée,
 Les poutres & les soliveaux,
 Soutenus par quelques poteaux,
 Font un lambris en découpure,
 Dont chaque jour la pourriture
 Fait descendre quelques lambeaux.
 On voit sur la pierre verdâtre
 Des vieux murs faits sans chaux ni plâtre,
 L'escargot & le limaçon
 Charrier la bave & le limon.
 Aux quatre coins de la tannière,
 La taupe fait sa taupinière;
 La chauve souris, le hibou,
 En font leur funebre volière;
 Lémures, folet, loup-garou,
 Au pauvre Curé, dans son trou,
 Ne laissent fermer la paupière.
 Il n'est ni porte, ni cloison
 Qui puisse défendre l'entrée
 De cette maudite maison,
 A l'impitoyable Borée,
 Quand il souffle sur l'horison.
 Par un toit de paille pourrie,
 Ainsi qu'au travers d'un panier,
 La pluie inonde le grenier,
 Descend par cascade au cellier,
 Redonne jusqu'à l'écurie.
 Dans la chambre, s'il ne fait beau,
 On a besoin de son manteau,
 Et même au lit de parapluie,
 Contre les insultes de l'eau.

La Rouffillonnade. 169

Dans cette loge délabrée,
Une bonne toile cirée
A mon lit servoit de rideau ;
Et sous cette alcove assurée,
Je mettois à l'abri Boileau ,
Qui fut toujours de ma chambrée ,
Et mon pupitre & mon bureau ;
Plus mal campé toute l'année
Vers le coin de ma cheminée ,
Que nos François vers le Moldaw.

On nous dit qu'autrefois la Grèce
Vit l'indigence & la sagesse
Loger ensemble en un tonneau ;
Mais peut-être que le Cynique ,
Dix degrés plus loin du Tropique ,
Et dans les neiges du Morvan ,
Eût vu sa constance réduite
A se chauffer en meilleur gîte ,
Des douves de son paravent ;
Car notre mere nourriciere ,
Nature , à l'ombre de ces monts ,
A voulu faire une glaciere
Aux vins des buveurs Bourguignons.
Là , le genêt & la fougere
Couvrent les stériles guérets ;
En tout tems la triste bergere
Y transite aux bords des forêts :
Une récolte de navets
Y réduit la terre légère
A reposer six ans après.
Tu vois que l'on fait maigre chere

170 *La Roussillonade.*

En un si misérable lieu ;
 On y fait encore moins bon feu.
 Parmi ces piles entassées
 Pour tous les foyers de Paris ;
 Dans le fond des hutes glacées ,
 On serre des roseaux pourris ,
 Ou quelques branches écorcées
 Qu'on brûle en ville à meilleur prix.
 Malheur à qui seroit surpris
 Chargé d'un fagot de ramée ,
 Qu'entoure une meute affamée
 De gardes ennemis jurés
 De tout honneur & des Curés.
 Ainsi, pour comble de misère ,
 Dans un climat demi Lapon
 Où je manquois du nécessaire ,
 N'ayant pas souvent de quoi faire
 A demi rôtir un chapon.
 Ami, voilà , du presbytere
 Le plan tiré du bon côté,
 Si , depuis que je l'ai quitté ,
 Les vents ne l'ont jeté par terre,
 Je consens qu'il soit confronté ,
 Et je veux passer pour faussaire ,
 Si je n'ai dit la vérité.

Dans les revers de ma fortune ,
 C'est un talent qui m'est infus ,
 De fuir un mal qui m'importune ,
 Et d'en rire quand il n'est plus.

P O É S I E S
D I V E R S E S .

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR des Pieces qui suivent, toutes imitées des anciens Poètes, ou traduites, n'en a jusqu'ici fait imprimer aucune, & l'essai qu'il fait l'encouragera peut-être à nous confier son porte-feuille, dont tous les morceaux sont du même genre. Trop négligés, sans doute, ces enfans d'un loisir dérobé à des occupations sérieuses, se sentiront de la paresse du pere, qui a exigé d'être modestement placé à la fin de ce Recueil.

POÉSIES

DIVERSES.

IDYLLE.

Quoi ! malgré tes sermens ,
Mes feux & ma tendresse ,
Inconstante maîtresse ,
Tu romps nos nœuds charmans !

Je les crus éternels :
Tu jurais à Cythere ,
Par l'Amour , par sa mere ,
Chloé , sur leurs Autels.

Tu jurais d'être à moi ;
Mais un autre t'engage :
Tu l'écoutes , volage ,
Tu lui donnes ta foi.

Tu ris de ma douleur ;
Dans ses bras tu lui jure
Qu'une amour tendre & pure
Lui assure ton cœur.

Ah ! puisse cet amant ,
Puisse son inconstance
Servir à ma vengeance ,
Punir ton changement !

174 *Poésies diverses.*

Que dis-je , infortuné !
Verrai-je tes alarmes ,
Ou bien couler tes larmes ,
Sans en être affligé ?

Je ne puis que souffrir ;
Et , malgré ton caprice ,
Malgré ton injustice ,
Je ne peux te haïr.

Aussi-tôt que la nuit
Etend ses sombres voiles ,
Si-tôt que les étoiles
Chassent le jour qui fuit ,

Je cherche le repos
Qui toujours se refuse ;
Un vain songe m'amuse ,
Et rappelant mes maux ,

A mes yeux vient t'offrir ,
Cédant à la tendresse
D'un amant qui te presse ,
Chloé , de me trahir.

Chloé que j'aimais tant ,
Encor plus que ma vie ;
Chloé toujours chérie ,
Malgré ton changement ,

Je voudrais t'oublier :
Plutôt en sens contraires ,

On verra nos rivières
Vers leurs sources monter.

Non, je ne puis changer;
Ce cœur, quand tu l'outrages,
Lorsque tu te dégages,
Ne peut se dégager.

Amour, secoure-moi;
Ah ! rends-moi ma maîtresse,
Son cœur & sa tendresse,
Ses sermens & sa foi.

Sous ces jeunes ormeaux,
Offrande digne & pure,
Je t'immole, je jure,
Le plus beau des agneaux.

Le plus précieux encens,
Dans un épais nuage,
Te portera l'hommage
D'un cœur reconnoissant.

A D É L I E.

I M I T A T I O N.

METS un terme , folle Délie ,
A tes éternelles amours ;
L'été ne regne pas toujours ,
De l'hiver l'automne est suivie.

Tout paffe , tout change ici bas ;
Mais toi , dans ta constante rage ,
N'algrié les rides de ton âge ,
Tu veux aimer jusqu'au trépas.

Jadis une foule d'amans
Te formoit une Cour brillante :
Belle , tu t'enivrais d'encens
Que t'offroit la jeunesse ardente.

Ta porte jour & nuit ouverte
Ne reposait pas un instant :
Aujourd'hui , Dieux ! quel changement ,
Jour & nuit ta porte est déserte.

Ose consulter ton miroir ,
Et tâche de t'y reconnaître :
Ce qu'il te vit , tu voudrais l'être ;
Laide , tu ne veux pas t'y voir.

De tes cheveux blonds & flottans ,
Tu faisais ta riche parure.
Ces cheveux rares & tout blancs
Accompagnent mal ta figure.

Cependant ton cœur brûle encore ,
Et l'amour regne sur tes sens ;
De la flamme qui te dévore ,
Cache les transports violens.

Rougis de tes emportemens ,
Les plaisirs aiment la jeunesse :
Esperes-tu dans ta vieillesse
Trouver encore des amans ?

Finis tranquillement ta vie ,
Et, contente de tes beaux jours ,
Mets un terme , folle Délie ,
A tes éternelles amours.

A S Y L V I E.

DE myrthes toujours couronné,
Penché sur le sein de Sylvie,
Amour, je veux passer ma vie,
Sous ton empire fortuné.

Dans la longue nuit du tombeau,
Légère & inutile cendre,
Puisqu'enfin il nous faut descendre,
Profitions d'un jour aussi beau.

Que sert de couronner de fleurs
Des restes froids & insensibles :
Ah ! laissez mes mânes paisibles,
Et calmez vos vaines douleurs.

Donnez, pour couronner mon front,
Ces fleurs pendant que je respire,
Profitions pour aimer, pour rire,
Du tems présent dont nous jouissons.

Presse-moi, Sylvie, en tes bras ;
Amour, apporte-moi des roses :
A l'instant peut-être où je cause,
Les Parques fixent mon trépas.

L'heure passe & ne revient plus ;
La suivante déjà s'échappe,

Et jamais l'homme ne rattrape
Des momens une fois perdus.

Du peu qui nous reste de jours,
Faisons usage, ma Sylvie;
Consacrons-les à la folie,
Aux plaisirs, aux tendres amours,

A THÉMIRE.

SUR les bords d'un tranquille ruisseau,
Tu dormais, charmante Thémire;
Tu dormais : un léger zéphyre,
N'osait pas même agiter l'eau.
Sur ta tête un tilleul épais
Étendait au loin son feuillage;
Fier de prêter son ombrage,
Il semblait se courber exprès.
Je m'approche, mais doucement,
Sur sa bouche riante,
Sur sa gorge palpitante,
Je vole un baiser charmant :
Le plaisir ouvre ses yeux....
Et ma belle Thémire
Les referme, soupire,
M'embrasse, & nous fûmes heureux.

CORINNE

CORINNE ET MÉNALQUE,

I D Y L L E.

MÉNALQUE.

Toujours inflexible & sévère,
Me refuseras-tu toujours ?
Ne voudras-tu jamais , Bergere ,
Prêter l'oreille à mes amours ?

CORINNE.

Au fils de la blonde Lycie ,
Tu le fais , j'ai donné mon cœur ;
Oui , je l'aime plus que ma vie ;
Il m'aime d'une égale ardeur.

MÉNALQUE.

Quoi ! Licidas , si jeune encore ,
Licidas a pu te charmer ,
Dans l'âge heureux où l'on ignore
L'art de plaire & celui d'aimer ?

CORINNE.

Quinze fois le printems à peine
A revu ses charmes naissans :
Son air , sa beauté , tout m'enchaîne ;
Il regne en maître sur mes sens.

MENALQUE.

Crois-tu qu'en sa tendre jeunesse,
Il puisse répondre à tes feux ?
Qu'il soit sensible à tes caresses ,
Et qu'enfin il comble tes vœux ?

CORINNE.

Mon amant , protégé des Dieux ,
Licidas eut l'amour pour pere ;
L'amour brûle dans ses beaux yeux ,
Il a les graces de sa mere.

MENALQUE.

Bergere , vois où tu t'engages ;
Crains son inconstance, & qu'un jour ,
Loin de toi , ce Berger volage ,
Corinne , oublie ton amour.

CORINNE.

Finis , Berger , de me poursuivre ;
Licidas seul peut me charmer :
Alors je cesserai de vivre ,
Quand il cessera de m'aimer.

A B A C C H U S.

STANCES LIBRES.

PHILIS , apporte des fleurs ,
J'en veux couronner ma tête ;
C'est aujourd'hui la fête
Du Dieu puissant des buveurs.

O Bacchus ! entends mes vœux :
Dieu charmant , & toujours aimable ,
Viens , descends à cette table ;
Descends & nous serons heureux.

Qu'un autre chante l'amour ,
Et la beauté qui l'enflâme ,
Et les transports de son ame ,
Vénus & sa brillante cour ;

Ou qu'épris d'une vaine gloire ,
A travers mille hasards ,
Sur les traces des Césars ,
Il vole vers la victoire :

Riant Bacchus sous tes loix ,
Mon ame plus tranquille ,
Veut une gloire plus facile ,
Et je triomphe quand je bois.

184 *Poésies diverses.*

Que m'importe quel conquérant,
Au pouvoir Britannique,
Pour soumettre l'Amérique,
L'arrose de son propre sang !

Je veux, je ne veux que du vin ;
Et la gloire m'importune ;
La plus brillante fortune
Ne vaut pas mon verre plein.

Apporte du vin , Philis ;
Philis donne mon verre :
Laisse gronder le tonnerre ,
Un Dieu remplit mes esprits.

Ce Dieu puissant , c'est Bacchus ;
Bacchus , reçois mon offrande ,
Cette coupe , cette guirlande ,
Ce flacon de ton divin jus.

Tu m'écoutes , je le sens ;
Ton esprit de moi s'empare :
Quel trouble subit m'égare !
Quel feu pénètre mes sens !

Tu daignes exaucer mes vœux ;
Déjà je sens ta présence ,
Et j'éprouve ta puissance :
Versez , versez , je suis heureux.

Dans les flots d'un vin pétillant ,
Noyons la raison trop aultere ;

Poésies diverses. 185

Noyons les soucis inquiétans
Et la sagesse au fond du verre.

Et toi, Philis, donne des fleurs,
J'en veux couronner ma tête;
C'est aujourd'hui la fête
Du Dieu puissant des buveurs.

DAMON ET CORINNE,**I D Y L L E.****DAMON.**

TU me fuis , Bergere inhumaine ;
Tu trahis tes nombreux sermens :
Oublies-tu ces jours charmans ,
Où l'amour ferait notre chaîne ?

CORINNE.

Damon , je ne suis point volage ;
Un autre n'aura point ma foi :
A sa tendresse & sous ta loi ,
Ne crains pas qu'un autre m'engage.

DAMON.

Tu jurais de m'être fidelle ;
Tu jurois de m'aimer toujours :
Ou sois sensible à mes amours ,
O ma Corinne ! ou sois moins belle.

CORINNE.

Je t'aimais , je payai ta flâme
D'un tendre & sincere retour :
Pour toujours j'ai banni l'amour ;
Il ne regne plus sur mon ame.

D A M O N.

Mais dans la nature tout aime ;
Dans nos bois les cerfs , les oiseaux ,
Les poissons jusques sous les eaux ,
L'amour soumet les Dieux même.

C O R I N N E.

Qu'à son caprice amour domine
Sur les Dieux , les Bergers , les Rois ;
Je l'ai juré , jamais Corinne
Ne sera soumise à ses loix.

D A M O N.

Ainsi , peu sensible à mes larmes ,
Ton cœur froid peut me refuser :
Quelle beauté pourra blesser
Mon cœur encor plein de tes charmes ?

C O R I N N E.

L'amour ne cause que des pleurs ;
Abjure , crois-moi , son empire :
Ce qu'il soumet , il le déchire ,
Et rit encor de nos douleurs.

MYSIS ET CORILAS.**MYSIS.**

SUR le tombeau de ma Glycere ,
Laisse , Berger , couler mes pleurs ;
Laisse-moi couronner de fleurs ,
Son urne & sa cendre légère.

CORILAS.

Répands tes fleurs , verse des larmes ,
Je respecte , ami , ta douleur :
Mais ne peux-tu calmer ton cœur ,
Oublier Glycere & ses charmes ?

MYSIS.

Moi , que j'oublie mon amante !
On verra plutôt les agneaux
Déclarer aux fougueux taureaux
Une guerre longue & sanglante.

CORILAS.

L'hiver a blanchi nos montagnes ,
La glace a desséché nos champs ;
Mais l'hiver cesse , & le printemps
Vient de fleurs couvrir nos campagnes.

MYSIS.

Le tems , dans sa course rapide ,
Entraîne les ans & les jours ;
Le tems respecte les amours
Qui sont mes dieux & mon égide.

Poésies diverses. 189

CORILAS.

Jupiter lui-même en colere ,
Las d'épouvanter les humains ,
Quitte la foudre de ses mains ;
Le calme renaît sur la terre.

MYSIS.

Un Dieu chéri par sa clémence
Peut tout pardonner aux mortels ;
Des vœux formés sur ses autels ,
L'amour punirait l'inconstance.

CORILAS.

L'amour qui t'unit à Glycere ,
Avec toi pleure son trépas.
Mais ce Dieu ne te défend pas
De chérir une autre Bergere.

MYSIS.

Ah ! qu'oses-tu me faire entendre ?
Seule , Glycere aura mon cœur.
Fidelle à ma première ardeur ,
J'adorerai jusqu'à sa cendre.

F I N.

T A B L E.

AVERTISSEMENT.

Pag. 5

LA HENRIADE TRAVESTIE.

CHANT I.	7
CHANT II.	12
CHANT III.	31
CHANT IV.	44
CHANT V.	58
CHANT VI.	67
CHANT VII.	77
CHANT VIII.	88
CHANT IX.	102
CHANT X.	114

LA PIPE CASSÉE.

CHANT I.	129
CHANT II.	137
CHANT III.	145
CHANT IV.	153
LA ROUSSILLONNADE.	163

POÉSIES DIVERSES.

IDYLLES.	Pag. 173
A DÉLIE.	176
A SYLVIE.	178
A THÉMIRE.	180
CORINNE ET MÉNALQUE.	181
A BACCHUS.	183
DAMON ET CORINNE.	186
MYSIS ET CORILAS.	188

Fin de la Table.

25 AP 65

